

Légendes beauceronnes

La cueilleuse de Montboissier

(D'après Charles Marcel-Robillard)

Près de Bonneval (28), à Montboissier entre le Bois et le Pont de l'Ile, se place la légende de la « cueilleuse de Montboissier ».

C'était au temps des seigneurs qui habitaient les beaux châteaux de Beauce. Ils étaient servis par une foule de domestiques et de valets. Un valet, travaillant dans le domaine proche, bien fait de sa personne, beau parleur et coureur de jupons, jeta son dévolu sur une tendre jeune fille aussi belle que naïve.



La jeune personne tomba éperdument amoureuse de son beau séducteur et crut tous les serments enflammés qui lui disait le soir dans les taillis du Bois de l'Ile. Le temps passait mais point de mariage en vue. Ivre de bonheur, la jeune amoureuse ne pensait qu'à son bel amour jour et nuit. Toutes ses amies étaient vertes de jalousie. Chaque soir, ils se rejoignaient dans les sous-bois pour de tendres ébats.

Un soir, la belle attendit en vain. Le valet ne vint pas. Le lendemain, elle revint en hâte au Bois de l'Ile. Mais sa déception fut grande. Le cœur volage avait disparu.

Une tristesse infinie envahit la jeune fille. Elle s'en alla dans les prairies. Juin avait semé ses marguerites et ses pâquerettes parmi les herbes. La jeune esseulée se pencha et en cueillit une : « Il m'aime... un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout ? Non, non ! C'est impossible ! Il me l'a juré cent fois si tendrement !... pas du tout ! ». Et la pauvre jeune fille cueillit une autre fleur qu'elle effeuilla fébrilement : « ... Pas du tout ! ... ». Toujours la même réponse à chaque fleur cueillie ! Hagarde, elle traversa les prairies parfumées, cueillant fleur après fleur.

« Pas du tout ! ... pas du tout ! ... pas du tout !... ». Le Destin semblait contre elle.

D'un pas lent, la tête vide, elle s'en fut vers la rivière et doucement se laissa glisser dans l'eau. Le courant la porta un instant au beau milieu d'une écume de marguerites et de pâquerettes effeuillées. Puis elle disparut dans l'onde à l'endroit où se dresse aujourd'hui le Pont de l'Ile.

Mais, les soirs de juin, l'âme de la pauvre enfant bafouée et trahie revient errer dans les taillis du Bois de l'Ile. Près du Pont de Montboissier son fantôme diaphane cueille des marguerites et des pâquerettes. Elle les effeuille encore et encore et on croit

entendre dans un souffle ténu que la brise emporte aussitôt : « *Pas du tout ! ... pas du tout ! ... pas du tout !...* ».

Si vous la rencontrez, hommes de bonne foi et de paroles, pas de crainte : dites un « *De Profundis* » pour le repos de cette âme inapaisée. Elle ne vous causera aucun mal et vous laissera passer votre chemin. Mais si vous êtes un de ces vils séducteurs aux paroles trompeuses, elle posera alors sa main terrible et glacée sur votre épaule, vous conduira vers les abîmes humides d'où nul ne revient jamais.

Ainsi va la « *cueilleuse de Montboissier* ».

Jean-Pierre LIENASSON

02 04 2009.

* * *

Le violoneux de Saint-Brice

(D'après Charles Marcel-Rebillard & Pascal Foliot)

Dans la paroisse Saint-Brice de Chartres, en l'an 1725, le jour de l'Epiphanie, le veillon se passait dans la cave voûtée de la maison PERRIER. La soirée avait commencé traditionnellement avec les fileuses et les tricoteuses. Vers les neuf heures, ces dames rentrèrent chez elles et laissèrent à la jeunesse la place pour tirer les rois et danser tout leur saoul.

Les filles avaient apporté les galettes grandes comme des « *roues de bérouttes* », ni sucrées, ni fourrées, et les garçons du vin. Tout à coup, l'un d'eux décida que pour danser il fallait un ménétrier et très vite la petite troupe pensa au pé RABOTEAU, un fameux violoneux. Pour gagner un écu de trois livres, il quitterait certainement son lit et armé de son violon il ferait danser toute la nuit.

Toutes les filles et tous les garçons s'élancèrent dans la rue et tambourinèrent aux portes. Point de pé RABOTEAU ! Point de violoneux dans la bonne ville de Chartres endormie ! Un gars s'écria : « *Il nous faut un ménétrier, fût-il le diable même !* ».

Près de la Porte Morard, était assis un individu quelque peu bizarre. Malgré son regard moqueur et curieux, les jeunes gens entamèrent la conversation. Par chance, cet homme était violoneux et n'avait pas d'emploi pour la soirée. Marché conclu, il animerait le bal au son de violon. Il ne demandait que le gîte et le couvert pour cette nuit un peu froide de janvier. Il s'engageait en contrepartie à faire danser les jeunes gens jusqu'au bout de la nuit.

Ravis d'une telle aubaine, les jeunes gens revinrent à Saint-Brice avec l'inconnu. On plaça une chaise sur un cuvier. On y jucha le violoneux. La cave fut bien vite éclairée de chandelles. On fit boire l'homme mais il refusa très énergiquement la part de galette, la « *part à Dieu* », part toujours gardée pour les pauvres de la paroisse. Mais personne n'y fit vraiment attention.

Quel bal ce fut ! Branles endiablés, menuets, rigodons, gaillardes bien cadencées, un vrai tourbillon. Les danseurs tournaient, virevoltaient comme mus par une force surnaturelle. Des soubresauts à donner le vertige et des pas de plus en plus rapides les agitaient en tous sens. Marie DOUBLET, une sage jeune fille qui était en deuil, ne dansait pas et observait ce bal étrange. Soudain, elle vit dépasser du chapeau du violoneux deux petites cornes. Elle comprit et courageusement s'éclipsa discrètement. Elle alla d'un pas rapide au couvent de Capucins. Il était presque

minuit. Elle raconta l'aventure au père Hilarion, le gardien. Accompagné de son portier, le moine descendit dans la cave où le maelström était à son comble. Levant les bras, les moines récitèrent les prières de l'exorcisme, formulèrent les conjurations, prononcèrent les oraisons et enfin avec de l'eau bénite firent le signe de la croix. L'air sentait le soufre. Le silence s'établit et tout à coup un hurlement terrible déchira l'air, résonnant sous la voûte : le violoneux avait disparu. Une légère vapeur jaunâtre s'échappait de la chaise.

Le lendemain, à la messe, l'abbé BOUVET, curé de Saint-Brice, averti par le père Hilarion, prêcha longuement contre « *la pestilence des mœurs* » et la nécessité de « *surveiller les enfants* » car « *la trop volage jeunesse qui la nuit précédente, avait servi de comparse à Satan devait jusqu'à la fin de ses jours mener une vie de pénitence et de remords !* ».

Depuis, dans les veillons beaucerons, les parents racontent aux enfants « *l'histoire du violoneux de Saint-Brice et de qu'il est advenu aux gars et aux Filles de Saint-Brice* ». On en fit même des complaintes.

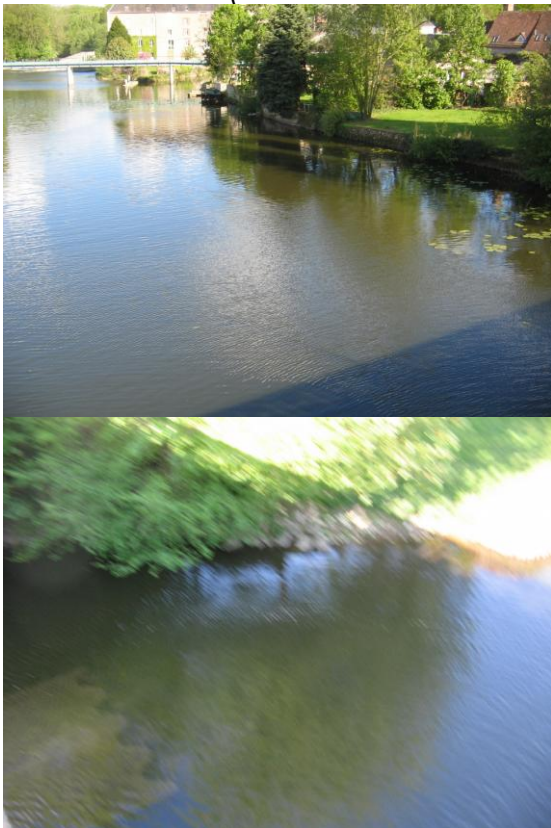
Enfants, rappelez-vous que le Diable peut prendre l'aspect d'un violoneux de village et entraîner à leur perte les jeunes gens et les jeunes filles à la tête trop légère.

Jean-Pierre LIENASSON
02 04 2009.

* * *

Les amants de Marboué.

(5 Km au nord de Châteaudun (28) sur les bords du Loir)



** ** *

Voici la triste histoire vraie de Constant GUILLON et Rosalie BERNARD. Ces deux jeunes gens issus de famille aisée de l'Eure-et-Loir mais de conditions différentes s'aimaient tendrement. Ils s'étaient jurés fidélité éternelle. Leur amour ne pouvait que se conclure par le mariage. Mais la mère de Constant, plus riche que la famille de Rosalie, ne cédait point aux demandes répétées de son fils. De guerre lasse, les parents de Rosalie décidèrent de la marier à un autre jeune homme. La jeune fille ne pouvait se résoudre à cette union sans amour. La cérémonie fut pourtant fixée au mardi 17 mai 1836.

Le jeudi 12 mai, dans l'après-midi, Constant et Rosalie, tentèrent une dernière fois de fléchir la mère GUILLON. Ils se jetèrent à ses pieds, la supplièrent longuement mais la vieille dame resta inflexible : « *Tu veux donc déshonorer ta famille avec cette fille !* ». Et Constant, accablé de désespoir, répondit : « *Demain le déshonneur sera bien plus grand* ».

Constant et Rosalie se rendirent à Châteaudun. Là, le jeune amoureux acheta une alliance en or qu'il passa au doigt de sa bien-aimée. Il lui souhaita d'être heureuse avec son futur mari. Il lui déclara aussi son intention de chercher le bonheur dans l'autre monde. La tendre Rosalie lui jura de le suivre dans la mort car s'il mourait pour elle, elle mourrait pour lui.

Tous les deux se dirigèrent alors vers la demeure de la marraine de Rosalie et lui demandent ses livres pieux. Pendant plusieurs heures, ils s'abîmèrent dans la lecture des saintes écritures et des prières. Puis ils partirent sereins et rayonnants de bonheur. Ce soir là, ils ne rentrèrent pas chez eux. La nuit tomba et les parents demeurèrent sans nouvelle et s'inquiétèrent. Le lendemain, ils firent des recherches. A l'aube, le frère de Constant découvrit sur les bords du Loir une casquette, un crucifix et une statuette de Vierge avec une lettre :

« Moi, Constant GUILLON, je prie OUDEVINE fils aîné, MERCIER, Pierre HUE, Paul HOUDIN, je les prie en larmes de venir m'accompagner au tombeau et à celui de mon amie. C'est moi, Rosalie, qui vous invite. Je prie les deux demoiselles GILLOT, Estelle COURA et Florence ALCI, je vous prie de venir m'accompagner au tombeau et à celui de mon aimable ami. Bons cœurs, priez pour nous. Je meurs pour elle ; elle meurt pour moi. Nous désirons être enterrés tous les deux dans la même fosse » ;

Constant GUILLON. Rosalie BERNARD.

Tous alors comprirent le geste désespéré des deux amants et on sonda le Loir. Mais les cadavres ne furent découverts que le lundi en fin de matinée. Embrassés, ils étaient liés l'un à l'autre avec la ceinture et le mouchoir de Rosalie. Les deux familles regrettèrent leur opposition et rendirent aux deux amants les honneurs funèbres le 16 mai 1832. Une foule nombreuse assista aux obsèques des « *Amants de Marboué* ».



Sur les marchés beaucerons, la complainte des « Amants de Marboué » se chanta longtemps. Dans les « veillons », cette complainte aussi faisait le bonheur des « colleux ». En voici une version écrite en 1932.

Jean-Pierre LIENASSON

02 04 2009.

** ** *

Complainte des « Amants de Marboué »

Albert SIDOISNE

(Le Beauceron de Paris ; avril -mai 1932)

I

*Approchez-vous, pères et mères,
Venez entendre la leçon
D'une fille et d'un garçon
S'aimant d'une amitié sincère ;
La dureté de leurs parens
Leur donne mille tourmens.*

II

*Constant GUILLON et Rosalie
Tous les deux s'aimaient tendrement :
Pour contracter l'engagement
Qui ne finit qu'avec la vie
Devant sa mère en pleurant
Vont demander consentement.*

III

*La mère en voyant cette fille
Aussitôt répond à son enfant :
« Je n'y consens aucunement
Pour déshonorer ta famille. »
Le garçon répond en pleurant :
« Demain le déshonneur sera plus grand. »*

IV

*Ces deux amans misérables
Désespérés de ces raisons,
Près de la rivière ils s'en vont
Finir la vie qui les accable ;
Ensemble s'étant liés,
A l'eau ils se sont jetés.*

V

*Et vous autres pères et mères
A qui Dieu donne des enfants,
Rendez-les toujours contents
Ne soyez pas si sévères.
Rappelez-vous toujours bien
Que l'amitié est le plus beau lien.
(sic)*

** ** *

Le moulin d'Orphin : Moulin du Diable.

(D'après Charles Marcel-Robillard & Geneviève Lecomte)

Près de Rambouillet, non loin du village d'Orphin, autrefois s'élevait le moulin à vent du père Octave. Sa prospérité l'avait rendu très orgueilleux. Veuf très tôt, il vivait seul avec sa fille, la très belle Jacqueline. Elle arborait une « câline » à la riche passe ouvragée, signe de richesse. Le « moulant » de cette époque était un brave garçon, Isidore, travailleur, honnête mais sans le sou en poche. Dès son arrivée au moulin du père Octave, il était tombé éperdument amoureux de la belle meunière et celle-ci n'était pas restée insensible aux charmes du jeune homme. Mais le père Octave avait en vue des partis bien plus prestigieux pour son unique héritière et il refusait obstinément de donner sa fille à un va nu-pied de « moulant ».



Un froid matin gris d'automne, le baluchon sur l'épaule et la mailloche à la main, Isidore, quitta sa belle, le cœur bien lourd. Il retournait vers son village natal pas loin d'Epernon.

En chemin, il devait traverser un bois assez épais que tout le monde disait hanté de revenants. Isidore se signa et fit une rapide prière. Puis il s'avança courageusement sur le sentier qui courait au travers d'arbres dénudés et tristes. Arrivé dans une clairière, il aperçut, assis sur une souche, un vieux curé. Grand et voûté, l'homme affable, mit aussitôt Isidore à l'aise par son accueil et se proposa d'accompagner le jeune homme.

En cheminant, Isidore conta ses amours contrariées et la peine qui lui déchirait le cœur d'avoir abandonné celle qu'il aimait passionnément.

« Deviens très riche, susurra le curé malicieusement, plus riche que tes rivaux et tu gagneras la main de ta belle ! Installe un beau moulin tout près du sien, mets à profit tes compétences de meunier ! Tu deviendras rapidement un concurrent redoutable pour le père et sans attendre il s'associera avec toi pour éviter la ruine de son affaire. Et, tu verras, il te donnera sa fille richement dotée sans barguigner plus longtemps.

-- *Tu m' la bailles belle, mon bon curé ! J'ons point le moindre écu sonnante et trébuchant dans ma pouch' trouée. Eun' somme pareille, faudrait ben qu'elle m'tomb' du ciel !* soupira Isidore.

-- *Du ciel, non ? Mais si le Diable... entends-tu ? ... Si le Diable était... un bon diable et qu'il te donne ce sac plein d'écus brillants, qu'il t'aide à établir ton moulin, à obtenir la main de ta belle ! »*

Isidore regarda de plus près ce curé si mystérieux. Sous la soutane noire et élimée, il vit le bout d'une queue velue.

« *Marché conclu !* » murmura-t-il, conscient qu'il venait de vendre son âme.

Le lendemain, quand le pé Octave sortit de bon matin pour faire le tour du propriétaire, il faillit défaillir : là, à quelques enjambées de son moulin, se dressait un moulin tout neuf et Isidore s'activait à virer au vent. Son esprit malicieux fit très vite les comptes. Surtout pas de concurrence, non, mais une association entre confrères. Aussitôt, le vieux meunier proposa à son voisin contrat d'entreprise et contrat de mariage. Le tout bien sûr conclut devant notaire en bonne et due forme. Les deux moulins désormais associés s'assurèrent très vite le monopole des moutures de tout le pays d'Orphin.

Les années passèrent. Le vieil Octave rendit son âme à... qui sait ? Isidore et Jacqueline, riches maintenant des deux moulins, vivaient dans un confort que bien des laboureurs alentours enviaient. Ils en avaient même oublié le marché conclu autrefois avec le Diable.

Or un beau matin, la porte du moulin s'ouvrit brusquement. Dans l'embrasure s'encadrait un étrange personnage noir, velu, cornu et hirsute : le Diable !

« *Me voici ! J'ai besoin d'un meunier dans mes domaines : désormais tu moudras..., dans un ricanement à glacer le sang des plus téméraires, tu moudras des âmes !*

-- *Des âmes ? Des âmes... Ah ! Malheureux que je suis !* » Isidore, secoué d'un frisson de la tête aux pieds, s'appuya au bourdon pour ne pas tomber. Mais Jacqueline qui avait tout entendu et qui connaissait depuis longtemps le secret de son époux intervint aussitôt. Elle déversa sur le Diable un flot de doléances, de reproches et de critiques qui laissèrent le malin sans voix un instant. Elle en profita pour reprendre sans laisser le temps à Satan de répondre :

« *Nous vous suivrons, dit-elle, en appuyant bien sur le « nous », parole de meunière beauceronne ! Mais Nous ne partirons qu'en laissant tout en ordre. Tout, vous m'entendez, tout ! Du haut jusqu'en bas et tout alentour ! L'honneur de la meunerie est en jeu, vieux bouc puant !* ».

Le Diable rapidement acquiesça car il faisait une bonne affaire : venu chercher une âme, il repartirait avec deux !

« *Je donne mon accord à une seule condition : vous m'hébergerez et vous partirez demain avec moi après le déjeuner* ».

La meunière et le meunier se mirent à l'ouvrage. Jacqueline prépara aussi un très bon repas et installa sa table au second étage du moulin, juste à côté des meules dont le couvercle de protection avait été retiré discrètement. Elle plaça sa belle escabelle de chêne ouvragée de façon à ce que le Diable se trouva dos aux meules. Elle fit asseoir son terrible invité et Isidore prit place en face de lui. La rusée meunière, après avoir disposé sur la table des mets des plus appétissants, disparut derrière le blutoir. Elle prit une longue tige de seigle bien barbue. Puis doucement, elle en chatouilla l'échine du Diable. Celui-ci crut qu'une mouche l'agaçait. Il s'agitait vainement, se donnait de grandes claques dans le dos et sur les flancs mais rien n'y faisait : la bestiole continuait ses agaceries. La meunière insistait de plus en

plus. N'y tenant plus, le Diable battit l'air avec sa queue pour se débarrasser une fois pour toutes de cette mouche importune. Et soudain la queue du diable fut happée par la meule courante. Arraché brutalement de son siège, le Diable se mit à tourner à une vitesse vertigineuse, heurtant le bardage et les poutres du moulin. Il perdait ses poils et hurlait de douleur et de rage mais le piège était trop ferme. Il ne pouvait dégager sa queue de la meule. En vain il essayait de s'agripper aux poutres, aux meubles, à n'importe quel objet pour arrêter cette course infernale qui le maltraitait durement. Sifflant, hurlant, crachant, renâclant, il demanda à ses hôtes :

« Que voulez-vous ?

-- *En premier, je ne t'appartiens plus ! Mon âme est libre... LIBRE !* demanda Isidore.

-- *Ton âme est libre ... Tu ne m'appartiens plus,* gémit le Diable. *Mais arrête mon supplice, je t'en supplie, meunier ... mon ami... mon maître, arrête ! ».*

Le meunier regarda sa femme et se dirigea vers le levier du frein pour faire stopper les meules.

« Pas encore » dit Jacqueline. Et se tournant vers le diable qui ballottait dans les airs au milieu des touffes de poils arrachés.

« *Je veux une belle mare à côté de mon moulin afin de ne plus avoir à faire de nombreux pas pour laver mon linge et abreuver mes moutons et mes bourris...*

-- *Tu l'as,* murmura le diable entre deux heurts, *et qu'un de ces jours tu t'y noies, vipère lubrique !*

-- *Allons, allons ! Tu devrais apprendre à parler aux dames de condition ! ».*

Isidore abattit le frein et les lourdes meules de grès ralentirent puis s'arrêtèrent enfin.

Le Diable délivré s'effondra sur le sol, pantelant, disloqué, râpé, les cornes un peu entaillées. Jacqueline ouvrit toute grande la porte du monte-sac :

« *Dehors, tas de pénilles puantes !* ». Isidore saisit le Diable par les épaules et le jeta sans ménagement dehors tout en lui assénant un bon coup de sabot dans les fesses. D'Epéron à Pithiviers, d'Etampes à Vendôme, et même à Saint-Escobille, on entendit le plus horrible des cris. Une odeur de soufre plana quelques temps autour du moulin d'Orphin et disparut.

Depuis ce jour, Isidore et Jacqueline, après avoir remercié Dieu, retrouvèrent le bonheur et l'apaisement. Et même des jolis galopins vinrent égayer le moulin de leurs cris et de leurs disputes fraternelles.

Ah ! Il faut croire que la race des meuniers beaucerons sera toujours capable, pour avoir du bien, de rouler le diable... dans la farine.

Jean-Pierre LIENASSON

02 04 2009.

* * *

Piccolo, le bourri.

(D'après Charles Marcel-Robillard)

Autrefois en Beauce, les petits paysans possédaient un âne, un « bourri ». Le cheval était bien trop cher pour eux. Toujours dur à la peine, peu « gaspilleux » à la mangeoire, il était fort apprécié en campagne.

Voici l'histoire de Piccolo, le bourri des époux MUGUET de Boisselaire en Beauce. C'était un joli bourri gris cendré, tacheté de noir. Quand l'église du village faisait

sonner ses cloches, Piccolo marquait les coups en abattant et relevant ses très grandes oreilles en mesure. Mais ce n'était pas là ses seules capacités. Il avait à son répertoire toute une multitude de fantaisies.

C'était à la Saint-André de 1896 qu'Eugène et Fernandine MAUGUET l'avaient acheté à la foire à Auneau. Après avoir fait leurs emplettes, ils étaient allés déjeuner à l'auberge du « Fléau d'Or ». Tout à coup, dans le brouhaha de la salle commune, le patron demanda le silence pour faire une annonce.

« Messieurs, M'dames, y a-t-il amateur pour un bourri ?... Silence, on se regardait d'une table à l'autre.

--Et bien voilà l'affaire, poursuivit l'aubergiste. Depuis huit jours logeaient chez moi un artiste et son bourri. Un brave gars, Sandor KALAZZI, qui montait à Paris pour travailler dans un cirque, est mort hier subitement. Le commissaire n'a pas trouvé d'argent dans ses « venousses » et il m'a dit que je pouvais me payer en vendant son bourri. Je vous offre ce bourri pour le prix de huit jours de pension, rien de plus car je ne veux pas faire du bénéfice sur un mort. Vous pouvez voir Piccolo, c'est son nom, dans l'écurie. Il est le dernier. Je suis à la cuisine pour recevoir une offre ».

La salle se remit à bruir. Le mort était bien connu car il parcourait les villages de Beauce pour préparer son engagement chez CORVI ou chez FERNANDO. Son œil noir et son teint basané lui donnaient un air italien fort plaisant.



Eugène et Fernandine, après avoir vu le bourri, une vraiment belle et bonne bête, avaient fait affaire avec l'aubergiste. Et dans la « soirante », ils regagnèrent leur ferme avec Piccolo.

Et Piccolo s'installa en Beauce. De jour en jour, il révéla à ses maîtres l'ampleur de ses talents.

Il y eut d'abord la noce à Boisselaire. Le cortège avec le violoneux en tête passa devant la ferme MAUGUET. Piccolo était à la mare et s'abreuvait. Dès qu'il entendit le violon, il accourut, se joignit au cortège et se mit à danser devant les portes des maisons du village et en cadence, s'il vous plaît !

« C'est la vache de ma grand-mère
Qu'a foutu sa patt' dans l'siau.
L'siau il a tombé par terr'
J'pouvons pus faire bouère l'viau... »

Les noceux chantaient et l'âne dansait sur la place. Connaissant déjà ses talents, le garçon d'honneur l'interrogea :

« T'es-t-y ben aise à Boisselaire ? ». Piccolo secoua la tête en signe d'approbation.

« R'çois-t-y ben des coups de bâton ? » renchérit un autre. Et Piccolo secoua la tête négativement.

« Mon épousée est-elle bien jolie ? » demanda le jeune marié. Et le bourri fit un large oui de la tête.

Alors le violoneux, pour se distinguer et pour amuser la noce, minauda :

« Eh ! *Piccolo*, dis-nous donc si le mari sera c.... ». Mais le bourri ne le laissa pas achever sa phrase. Il fonça sur le colleux, la bouche largement ouverte pour bien montrer sa denture féroce.

« Bravo *Piccolo* » s'écria la jeune mariée. *Piccolo* vint faire une profonde révérence devant la jeune femme qui lui caressa le naseau. Le bourri délicatement frôla le bas de la robe blanche en ronronnant délicieusement.

Mais c'est au moulin du pé PERREUX qu'il se surpassa quelques semaines plus tard. Fernandine avait l'habitude de venir rechercher sa « monnée » au moulin avec son bourri. Le meunier avait bonne réputation et, pas plus que les autres, il se payait honnêtement sur la farine des pratiques. Il descendait le sac à la poulie, puis le plaçait bien en équilibre sur le dos de l'âne.

Ce jour-là, Fernandine eut l'impression que le sac était lié bien bas et qu'il semblait moins rempli que d'habitude. Mais connaissant le caractère âpre du vieux meunier, elle ne dit mot, laissant le soin à son mari de contester le cas échéant. Discuter à ce moment-là avec le pé PERREUX était s'exposer à des fâcheries et des reproches à n'en plus finir ! Elle regarda donc le meunier placer le sac sur dos de *Piccolo*. Mais aussitôt, le bourri s'agita, piaffa, brailla et, en se cabrant, fit choir le sac à terre dans un beau nuage de poudre blanche. Le pé PERREUX en resta bouche bée et très vite :

« Ben en voilà eun' affair' ! Un bourri de cirqu' qu'i' n'veut pus travâiller ! Trouve le sac trop lourd, p'têt ? »

-- Dites plutôt, pé PERREUX, peut-être pas... assez lourd ? reprit malicieusement Fernandine, peut-être que vous vous êtes trompé à la pesée. Faut vouère ça ! ».

Le vieux meunier, maugréant, reprit le sac, le remonta au moulin et y remit de la farine. Nouvelle tentative de chargement sur l'âne.

« A c't'heur', ça va-t-y à Mossieu ? reprit le pé PERREUX, à c'te coup, j'mang' de l'argent ! Ah ! Damé ouiche ! ».

Mais avait-il à peine terminé que l'âne secouant sa tête de droite à gauche pour indiquer sa désapprobation, se cabra de nouveau et fit tomber le sac dans un aussi beau nuage de farine.

« Cré bon d'là d'eun bourri ! J'mang' pas d'argent ? J'en mang' point ? Dis vouère ? » hurla le vieux meunier.

Et *Piccolo*, serein, hocha la tête pour dire un non sans équivoque.

« Tu voudrais p'tet qu'en r'mett', hé bourri ? ». Et *Piccolo* fit oui de la tête.

« Mais faut écouter le bourri, Pé PERREUX, ajouta doucement Fernandine, encor' un pieu... ».

« Nom de Guieu... de Nom de Guieu... d'eun bourri ! J'm' ruinerai plutôt que de voir un foutu bourri d'cirqu' m'déshonner ! ». Et de remonter une fois encore le sac, de le remplir à ras bord, de le redescendre et de la placer sur le dos de l'âne.

« Mé v'là ruiné ! A c'te-coup là ! gémissait le vieil homme, que le *Guiab'* t'emport' ! Mossieu est ben aise, m'aint'nant ? ». *Piccolo* le gratifia d'un grand oui solennel et repartit au petit trot, non sans avoir remercié du bout du museau le brave meunier qui s'épouffait de rage.

Jean-Pierre LIENASSON

02 04 2009.

* * *

Les miracles de Notre-Dame de Chartres



Vue depuis l'ancienne base aérienne

Crédits photo : *Les Chevaliers Carnute s* ; Bernard GASTÉ; www.cathedraledchartres.fr



Puits des SAINTS FORTS (crypte)

Le puits de la cathédrale de Chartres fut jadis le théâtre d'un miracle : il était situé dans la crypte, et l'on y avait jeté, lors de la dernière persécution païenne, les corps des chrétiens martyrisés.

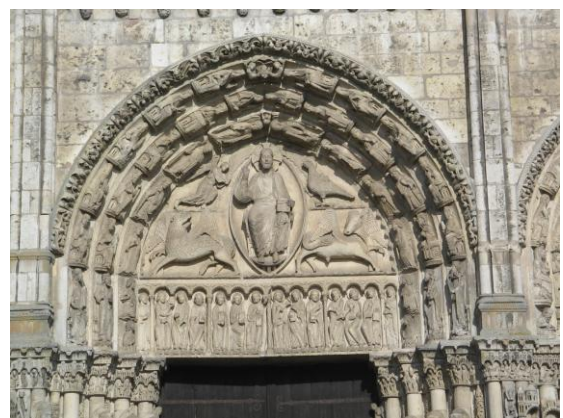
A une époque très postérieure, pendant qu'on faisait la procession dans la crypte, un enfant de chœur tomba dans ce puits et il fut impossible de retrouver son corps. Mais l'année suivante, lors de la même procession, on fut étonné de le revoir, vêtu de son aube, qui n'était point mouillée, et tenant son cierge à la main. Il déclara qu'au moment de sa chute, une belle dame, vêtue de blanc, l'avait reçu dans ses bras, l'avait soignée pendant toute l'année et l'avait ensuite remis à sa place.



Flèche ouest



Ange tutélaire



tympan central

Lors de la construction de la cathédrale, de nombreux chargements de chaux convergèrent vers la ville. Chaque village voulait faire don à la « Bonn'Noter'Dame ».

Bonneval prépara une charrette lourdement chargée de chaux. En route, les villageois qui accompagnaient le chargement furent surpris par un très violent orage suivit d'une pluie torrentielle. Chacun se mit à l'abri, laissant le chargement sous l'eau. Lorsque l'orage fût passé, les paysans revinrent vers le chariot. Telle ne fut pas leur surprise de voir que l'eau avait épargné la chaux et ne l'avait point gâtée. Et pour parfaire le miracle, une femme très malade, qui ne pouvant marcher, était restée sur le chariot, se trouva miraculeusement guérie. Tous s'abîmèrent alors dans des prières d'actions de grâce. (d'après la Chronique de Jehan LE MARCH).

* * *

Le cheval qui pète des écus !

(D'après Jeanne Ferron)

Un des rares contes collectés en Beauce dans les années 1830 par FILLEUL-PETIGNY.
(Sources : Contes et Légendes de Beauce d'hier et d'aujourd'hui ; éditions ROYER – CLIO)

* * *

Autrefois en Beauce, les maîtres étaient rudes voire cruels. Les ouvriers agricoles, les « peineux » étaient souvent rudoyés, mal nourris et mal payés. Cette année là, l'hiver était rigoureux : toute la plaine de Beauce était pétrifiée comme dans un grand linceul de gel. Plus personne n'allait aux champs : la terre était bien trop dure pour être travaillée. Seuls les noirs corbeaux tournoyaient dans le ciel de plomb, sinistrement.

Dans une « grand'ferme » travaillaient une bonne vingtaine de « trimardeux », d'ouvriers. Mais le froid les faisait rester dans les étables et les écuries. Ils jouaient aux cartes pour tuer le temps. Même les filles de ferme n'avaient plus d'ouvrage et venaient « bastiller » avec les gars. Alors ça, cet « éguermillage », ça ne plaisait pas du tout au patron. Ah ! Mais pas du tout, crénom !

« Bande d'enfeignantés ! Culouaneux ! Vous'tes en train de m'bouffer tou'mon profit... Moué, j'allons point payer des gâs à jaspoter ! Pr'nez vos penilles et pis r'tourner cheux vous ! ». Les pauvres étaient devenus des bouches inutiles à nourrir. Ils prirent leur baluchon et retournèrent dans leur village. Le patron ne garda avec lui que quatre hommes pour faire les travaux d'hiver : réparer les toits et les outils ; soigner, nourrir et curer les bêtes à l'étable et à l'écurie ; fendre le bois pour l'unique cheminée de la maison. Parmi eux, Barbe Rousse, un grand et jeune gaillard, le maître charretier, était courageux et peu bavard. Il s'entendait mieux avec les chevaux qu'avec les hommes.

« Toué, tu vas aller m'répandre l'fumier dans les champs ! » lui dit le patron. Barbe Rousse s'emmitoufla avec des vieux sacs et des bas de laine pour affronter la froidure. Il alla chercher le tombereau et son cheval préféré, Tambour, un beau noir, dur comme un roc. « Tambour, mon gros, on y va ! J'vons t'couvri car i'fait fré d'hors, crénom ! »

Ah ! Le tas de fumier : énorme, large, haut comme un homme : il remplissait toute la cour. Barbe Rousse se mit au travail. C'était très dur car le fumier était gelé et il fallait pousser fort la fourche dedans. Brave garçon, il « guerdillait » de froid. Le givre ourlait ses moustaches et ses sourcils. De temps en temps, il buvait un petit coup de gnole pour se réchauffer le ventre.

Le tombereau plein, ils partirent vers les champs pour le vider. Barbe Rousse faisait de petits tas alignés sur toute la longueur de la pièce. Puis il revenait dans la cour et recommençait. Dans sa matinée, il fit quatre voyages. A midi, l'odeur de la bonne soupe chaude dans la marmite accrochée dans la cheminée le réchauffait et déjà il se voyait assis à table devant une grande assiette fumante. Il attendait. Le patron entra alors et s'écria :

« J'avons rêvé qu'on allin fair'maigr' an'hui... Tu voués pas tout l'proufit qu'j'ons perdu ! Damé ouiche ! Guiâb' !

– Patron, faut m'donner à manger sinon j'vas querver dans le fossé et mon ch'vau aussi !

– Moué, j'tons bon prince. J'voulons ben t'donner à manger pus que ton saoul et ça jusqu'à la Passé d'aoust, mais i'faut qu't'm'répand' tout le tas d'fumier d'ici demain souer ! »

Barbe Rousse ne dit rien et repartit vers le tas de fumier. Et il en fit des tours et des tours. Mais la nuit tombe vite en hiver. Le premier soir il avait à peine fini un petit tiers du champ. Jamais il n'arriverait à bout de ce tas de fumier avant le lendemain soir. Il regagna son coin dans l'écurie après avoir pansé son cheval. Il se pelotonna dans la paille. Il grelotta de froid toute la nuit. *« L'patron, i's'fout d'moué, pou'sûr ! »*. Et il se tourna et se retourna sur sa paillasse. Tambour sur sa litière s'agitait aussi beaucoup tirant sur sa chaîne. Tout à coup, le cheval péta.

« Ben mon cochon, t'as ben mangé, té ! ». Le cheval repéta aussitôt.

« t'as t'i mangé des fayots, quoué ? ». Barbe Rousse entendit comme un bruit métallique, comme celui d'une pièce qui roulait sur le sol.

« Ça s'rait'i qu'tu p'terais des sous, toué ? ». Le charretier se leva, alluma sa chandelle et alla regarder entre les jambes de son cheval. Là, par terre, dans la litière, brillait un magnifique *« jaunet »* : une pièce en or ! Du vrai or, jaune, brillant, dur ! Il ramassa la pièce et la soupesa. Pour une belle pièce, c'était une belle pièce ! Ah ! Le bon repas qu'il allait se payer : de la bonne soupe de châtaignes parfumée, du pâté de mauviettes, des œufs en couille d'âne, une bonne poule au pot, un Pâtichon de Châtillon, quelques cochelins, du bon pain croustillant et un bon vin rouge généreux ! Il en avait la tête qui tournait et le souffle coupé.

« Ah ! J'vas fair'bombance ! s'écria-t-il.

– Niquedouille , lui murmura le cheval. Gaspiller une si belle pièce en or ! Approch', j'ons queuchous' à t'dire ! ». Barbe Rousse caressa son cheval et approcha son oreille du museau de Tambour. Longuement, le cheval lui parla et puis quand il eut fini, il lécha son maître vigoureusement. Et chacun de se coucher et de dormir enfin, paisiblement.

Le lendemain, de très bonne heure, Barbe Rousse était sur le tas de fumier avec sa fourche. Debout au sommet, il braillait :

« R'gardez don'c'qu'j'ons trouvé ! Y'a des écus dans l'fumier ! ». Le vacher et le berger aussitôt se précipitèrent pour voir : ils regardaient cette belle pièce d'or. Sûr, il devait y en avoir d'autres. Vite, ils se mirent à fouiller le fumier et à aider à charger le tombereau. Barbe Rousse se proposa même d'aller vider le chargement dans les champs. Ça irait plus vite ainsi. Ah ! Il fallait voir avec quel acharnement les hommes chargeaient la paille pourrie. On aurait dit qu'ils étaient devenus enragés. L'espoir de trouver un trésor leur donnait du cœur à l'ouvrage. Quand tout le tas de fumier fut vidé, ils durent admettre qu'il n'y avait pas de fortune cachée là. Barbe Rousse, grand cœur, donna la pièce d'or à ses deux compagnons pour les récompenser de leur aide.

Le patron qui était allé en ville avec le valet n'en crut pas ses yeux en revenant. « Ça ?... Ben ça !! Où c'qu'est mon tas d'fumier ? ». Il alla même constater par lui-même que les petits « butterets » réguliers s'alignaient dans les champs, bien là, par centaines, régulièrement disposés. Et rentré à la ferme, le patron a été forcé de tenir sa promesse et de donner à manger à son maître charretier « pus qu'son saoul » et ça jusqu'à la « mouésson », tout en « r'grichant », ... Godon ! » .

Figurez-vous que depuis ce temps-là, Barbe Rousse, quand il dormait près de Tambour, il tendait toujours une oreille : « des foués qu'l'chevau i's'mettrait à péter ! ».

Jean-Pierre LIENASSON
02 04 2009.

* * *

La Pierre qui vire...

(D'après Pascal Foliot)

Entre le Loir et la vallée de la Conie, à 6.5 Km de Châteaudun, se dressent le petit village de Moléans et son menhir, la « Pierre Coquelée ».



Aux temps très anciens, nos ancêtres, les Carnutes, célébraient la nouvelle année la nuit de Samâin (période de la Toussaint actuelle). Minuit est un instant magique, en dehors du temps, car il n'appartient plus à l'ancienne année et pas encore à la nouvelle. Le passage du monde d'en haut, celui des hommes et des vivants, à celui d'en bas, celui des fées et des morts, est alors possible pendant les douze coups de minuit. Depuis, la nuit de Noël a remplacé cette fête païenne mais la légende est demeurée.

Voici l'histoire de Guillaume d'une ferme de Valainville et de Sébastien vacher de la Feularde, deux chenapans qui vivaient, il y a bien longtemps, à Moléans.

Une nuit de Noël, attablés avec plusieurs de leurs amis à l'auberge de la Mé Rosalie, ils buvaient et la gnole avait fort échauffé leur tête. Le trésor enfoui sous la « Pierre Coquelée » devint le centre de la conversation. La légende disait que pendant les douze coups de minuit, la nuit de Noël, la pierre se soulevait et dévoilait un trésor fabuleux caché dans les entrailles de la terre. Mais il fallait faire vite pour s'en

emparer car au dernier tintement de cloche, la pierre se reposait : malheur à celui qui s'y laisserait enfermer. La tentation était grande pour ces « peineux » aux poches percées et aux « pénilles » ravaudées. Bien que mauvais garçons, peu croyants mais craignant fort le Diable et ses maléfices, ils hésitaient à relever le défi de la « Pierre Coquelée » qui se soulevait pendant que les bons chrétiens assistaient à la messe de minuit dans l'église Saint Pierre : n'y avait-il pas là sorcellerie ou diablerie qui les damnerait pour l'éternité ?

Seuls Guillaume et Sébastien osèrent relever le défi. Ils partirent dans la nuit noire et tout transis de froid ils arrivèrent devant la « Pierre Coquelée » un peu avant minuit. Une fine couche de neige poudrait le menhir et lui donnait un air irréel. Au village, l'église Saint Pierre sonna le premier coup. Un grondement sourd résonna et la pierre lentement se souleva dégageant l'entrée d'un souterrain et découvrant un escalier de pierre. Les yeux écarquillés, les deux compères scrutèrent l'orifice : rien ne brillait comme le disait la légende. Mais bien sûr, le trésor était au fond, tout en bas. Ils se précipitèrent et dévalèrent l'escalier quatre à quatre. Damé, il n'y avait pas de temps à perdre !



En bas des marches s'ouvrait un long couloir sombre. Mais là-bas, tout au bout, brillait une lumière scintillante. Ce ne pouvait être que le trésor, un amoncellement de pièces d'or et d'orfèvrerie à l'éclat prodigieux. Ils s'enfoncèrent dans l'étroit boyau. Enfin ils arrivèrent dans un vaste espace où régnait une forte lumière, plus belle et plus brillante encore que celle du soleil. C'était un beau pays avec des collines, une rivière à l'eau pure qui s'étirait entre des peupliers au feuillage de cristal délicat et des pommiers aux fruits étonnamment luisants ; des pommes d'or ! Le chemin qui serpentait dans la plaine était tapissé de pièces d'argent pur. Guillaume et Sébastien se baissèrent et remplirent leurs poches de ces beaux écus trébuchants. Ils en mirent même dans leurs chapeaux... ras bord ! Revenant sur leurs pas, ils se dirent que l'or valait plus que l'argent. Et aussitôt de vider leurs poches et de cueillir les pommes d'or. Ils poursuivaient leur cueillette et s'éloignaient de plus en plus. Ils parvinrent à un grand lac aux mille reflets mordorés : le fond du lac était un tapis de pierres précieuses : diamants, rubis, saphirs, améthystes, topazes, émeraudes ! Ils décidèrent de laisser là les pommes d'or et de ramasser les pierres. Leur fortune serait encore plus grande.

Tout à coup, ils entendirent des chants mélodieux. Levant la tête, ils aperçurent de très belles jeunes filles qui virevoltaient sur une île au milieu du lac. Elles ressemblaient à des papillons. Leur robe de fine mousseline découvrait une peau à la blancheur féérique. Leurs longs cheveux blonds ondoyaient et auréolaient leur visage d'éclat doré. Langoureusement, elles faisaient signe aux deux compagnons de se joindre à elles.

*« Va sous la Porte du Paradis
Elle est ouverte, il est minuit !
Beaux messieurs, entrez dans la danse
Pendant que le loup n'y est pas*

*Ou vous n'y resterez pas...
Ou vous n'y resterez pas... ».*

Ils se rappelèrent alors que la porte se refermerait au douzième coup de minuit. Ils remontèrent la rivière en courant, grimpèrent les marches le plus rapidement possible. Déjà le onzième coup résonnait à Saint Pierre et la « Pierre Coquelée » virait lentement pour clore l'entrée du souterrain. Pour pouvoir franchir l'entrée déjà rétrécie, ils durent vider leurs poches, jeter leurs chapeaux remplis de pierres précieuses. Ils y laissèrent même leur manteau et quelques lambeaux de peau pour pouvoir se faufiler dans le tout petit espace qui restait au douzième coup de cloche. Ouf ! Ils étaient enfin dans la plaine et la lourde pierre était de nouveau immobile.

Grelottant sous la neige qui tombait de plus en plus dru, ils coururent jusqu'à l'auberge de la Mé Rosalie. Leurs compagnons de beuverie devaient y être encore. Ils entrèrent dans la salle enfumée. Ils regardèrent à droite, à gauche : que des visages inconnus. Même la Mé Rosalie paraissait plus vieille : elle avait des rides et des cheveux blancs ! Elle se tourna vers eux et les toisa :

« Entrez donc ! C'est la nuit de Noël ! Vous aurez la « *Part de Dieu* » ! Ici d'habitude on paie comptant ou on s'en va, point de vagabonds chez moi !

-- Mais la Mé Rosalie... Tu ne nous reconnais point ? Où sont les autres de tout à l'heure qui buvaient avec nous juste avant la minuit ? »

Ils eurent beau se nommer, raconter leur aventure sous la « *Pierre Coquelée* », ils ne firent que déclencher les rires et les railleries. Même la Mé Rosalie leur dit que jamais ils feraient avaler une telle histoire à personne pour expliquer leur absence de dix ans. Dix ans ! Mais non, ils étaient descendus juste pendant les douze coups de minuit, foi de Guillaume et Sébastien ! Mais les autres pensèrent qu'ils avaient passé ces dix dernières années dans quelque cachot à purger une peine pour un mauvais coup perpétré le soir de Noël, pendant la messe de minuit. Les bons chrétiens à l'office et les chenapans à la prison. Plus Guillaume et Sébastien juraient qu'ils disaient la vérité, que les autres n'avaient qu'à contrôler leurs traces dans la neige jusqu'à la « *Pierre Coquelée* », plus l'hilarité générale grandissait dans l'auberge.

Le mystère resta entier. Tout le village en parla un temps. Même les gendarmes ignoraient tout de leur arrestation. Certains crurent au trésor de la « *Pierre Coquelée* » et transmirent la légende jusqu'à nous. Il y eu d'autres histoire en Beauce de pierres qui virent à minuit la nuit de Noël. Y a-t-il eu d'autres chercheurs de trésor au pays des fées ? Nul ne le sait. Mais s'il y en a eu, beaucoup ont dû rester prisonniers des entrailles de la terre et ne sont jamais revenus nous montrer les pièces du trésor fabuleux.

Enfants, la nuit de Noël, si vous allez regarder la « *pierre qui vire* », si vous la voyez se soulever au premier son de la cloche de l'église de votre village, sachez que le piège se refermera sur vous au douzième coup de minuit. On ne revient que très très rarement du pays d'en bas, du pays des fées et des morts !

Jean-Pierre LIENASSON
02 04 2009.

* * *

Jean le sot et la Bête à sept têtes
(D'après Bruno de La Salle)

Conte recueilli par Adrien FILLEUL et transmis en 1895 dans le « Conteur de la veillée ». Jean le sot est un personnage du folklore français tout comme la Bête à sept têtes. L'originalité beauceronne est de les avoir réunis.

* * *

Jean le sot était le fils de Babolein dit « *Iustuberlu* » (l'étourneau) et de Suzette Raidart dit « *la Boscote* », une famille qui vivait près d'Auneau en Eure-et-Loir. Comme ses parents, Jean le sot était un gars « *aouindu* » « *qu'entend chârre la neige* » et « *vu tonner* » ! Son incomparable innocence l'avait fait surnommé « *le sot* » par les villageois mais tous au fond l'aimaient bien. Seulement, beaucoup riaient fort de ses réparties toujours mal appropriées à la situation. Peu après son père, sa mère mourut et Jean le sot dut affronter la mort.

Il crut que sa mère s'était endormie et qu'elle allait se réveiller. Il attendit sagement près du lit en ne faisant pas de bruit. Il attendit. Il attendit longtemps mais sa mère ne se réveillait toujours pas. Il alla chez les voisins qui appelèrent le curé et le médecin. On donna de longues explications à Jean le sot mais il ne voulut rien entendre : elle allait bien se réveiller et lui parler de nouveau.

Il vit les voisins envelopper sa mère dans un grand drap blanc et puis la placer dans un grand coffre en bois. Ils se dirigèrent ensuite vers l'église où on chanta des chansons tristes. De là, on partit vers le cimetière où on mit le coffre dans un trou très profond et on jeta de la terre dessus. Toutes ces choses n'avaient pas de sens et rendirent fou Jean le sot. Il voulait tuer tous ces gens qui avaient fait ça à sa mère. Sous la terre, il le savait bien, il y avait des choses malfaisantes qui allaient ennuyer sa mère. Il voulait donc aller avec elle pour la protéger et la défendre. On essaya en vain de lui expliquer que plus jamais sa mère ne lui parlerait, ne reviendrait à la maison. Il hurlait si fort et était si furieux qu'on le laissa dans le cimetière.

Il se mit à creuser de ses mains la terre fraîche mais le trou était bien trop profond. Alors il se coucha sur la tombe et écouta attentivement. Sa mère lui avait toujours dit ce qu'il fallait faire. Elle allait continuer. Il ne savait pas, lui, comment agir sans ses conseils.

La nuit arriva. Jean le sot, épuisé de fatigue et de douleur, s'endormit profondément. « *La Boscote* » lui apparut en songe. Mais comme elle avait changé ! C'était une très belle dame toute auréolée de lumière et elle pleurait des larmes violettes.

« *Mon pauvre garçon, mon pauvre petit Jean, tu vas devoir te débrouiller tout seul maintenant. Mais comme tu es fort et bon, tu vas chercher un travail qui montrera à tout le monde que tu es le fils de « la Boscote ». Et je serai alors très fière de toi ! Va mon fils et sache que je serai toujours à tes côtés, toujours avec toi* ». La belle dame disparut et Jean le sot se réveilla.

Ah ! Il était tout transformé, calme, rassuré, serein. Il retourna dans sa chaumière. Il prit avec précaution le chapelet de perles violettes de sa mère, des perles qui ressemblaient aux larmes de la belle dame de la nuit, et le mit dans sa poche. Puis il vida tous les pauvres meubles de la maison dans la cour, y mis aussi les « *penilles* » et brûla le tout.

Puis il partit à l'aventure et il était certain de trouver dans la journée un travail digne de lui. Arrivé au village de l'autre côté du petit bois qui le séparait du sien, il vit une très belle maison, juste à côté d'une rivière. Mais cette maison était drapée de tentures de deuil: fenêtres et portes étaient dissimulées par d'épais draps noirs.

« *Ne passez pas le seuil de cette demeure ! Vous n'en reviendrez jamais !* », lui dit un passant. Pourtant c'était vraiment une très belle maison, bien située, spacieuse, solide et bien bâtie. Jean le sot demanda aux villageois ce qui se passait dans cette maison qui était d'aspect si lugubre.

« Une Bête monstrueuse l'habite et chaque année nous devons lui donner une jeune fille du village. Elle l'emporte sous la terre et nous ne la revoyons jamais ! », lui expliquèrent les hommes effrayés. Ils avaient bien tenté de résister mais la Bête avait tué ceux qui s'étaient opposés et avait brûlé leurs champs. Aussi, Ils s'exécutaient chaque année et évitaient de s'approcher de la demeure aux draps noirs.

Jean le sot pensa à sa mère qui avait été aussi emportée sous la terre. Il imagina aussitôt que c'était cette Bête qui était venue la prendre et il se mit en marche vers la maison. Les villageois apeurés tentèrent en vain de le retenir mais une force insoupçonnée l'habitait désormais.

Comme il s'approchait de la maison hantée, la terre se mit à trembler et des grondements terribles se firent entendre. C'était bon signe car la Bête était là et l'attendait, se dit Jean le sot. Et elle n'était pas contente !

Il marcha plus rapidement et entra dans la maison. Comme elle était belle et accueillante. Les pièces étaient spacieuses et des cheminées où brûlaient des bûches réchauffaient délicieusement l'atmosphère. Des chandelles sur des candélabres d'argent éclairaient toutes les salles. Des tables somptueuses étaient garnies de vaisselle de vermeil où des mets raffinés attendaient d'être dégustés. De beaux flacons de cristal chambaient des vins généreux et des carafes offraient des liqueurs aux couleurs délicates. Les chambres étaient confortables.

Jean le sot chercha tout le jour du grenier à la cave, du cellier au plus petit placard : la Bête ne se trouvait pas là !

Fatigué par sa quête, il s'assit dans un large fauteuil devant une cheminée. Là, il aperçut au fond de l'âtre, une ouverture. Aussitôt, il enjamba le feu et s'enfonça dans le passage qui s'ouvrait à lui. Le sol se mit à trembler fortement et des grondements sourds et puissants résonnèrent. Un escalier descendait sous la terre. Plus il descendait, plus la chaleur augmentait. Des vapeurs nauséabondes le prenaient à la gorge mais il continuait son chemin. Trois jours et trois nuits, il descendit.

Enfin, il arriva dans une immense grotte étrangement éclairée par un soleil verdâtre. Le ciel était couleur d'eau. La rivière qui coulait là-bas était de métal fondu. Et dans ce paysage inattendu, au beau milieu, sur une colline, se dressait la maison : une maison identique mais sans les draps noirs !

Jean le sot se dirigea vers elle. Des tremblements de terre bouleversaient le sol et les grondements encore plus sonores hurlaient à ses oreilles. Soudain, par les fissures, le monstre apparut enfin.

Terrible, énorme, avec deux douzaines de pattes griffues, et surtout, sept longs cous terminés par sept têtes effroyables avec une bouche immense armée de nombreuses dents acérées et d'où jaillissaient des flammes brûlantes. C'était donc là cette Bête qui avait emporté sa mère. Une colère sans borne envahit Jean le sot. Il toisa le monstre. La Bête à sept têtes se jeta sur lui et il recula un peu. Il repensa au chapelet de sa mère qu'il avait dans sa poche. Il prit une perle violette et la jeta de toutes ses forces sur la Bête.

La perle ouvrit la carapace du monstre, y pénétra et explosa à l'intérieur. Surprise, la Bête s'arrêta. Jean le sot bombarda alors la Bête avec les perles. Celle ci recevait les coups, sursautait, tombait mais se relevait et attaquait de nouveau. Elle était donc immortelle ! Jean le sot remarqua que la Bête protégeait ses sept têtes en les mettant rapidement derrière son dos à chaque attaque. C'était là son point faible. Jean le sot passa promptement derrière la Bête qui se retourna lentement empêtrée par ce grand corps et il lança sept perles violettes à la fois : une dans chaque

gueule. Les sept têtes s'enflammèrent aussitôt, toutes en même temps. La Bête poussa un horrible hurlement et s'effondra sur le sol. Elle était morte.

Jean le sot se dirigea vers la maison. Ce n'était pas la même atmosphère : il y régnait un silence lourd et pesant. A l'étage, Jean le sot trouva un grand couloir dans lequel donnaient douze portes fermées.

Jean le sot ouvrit la première porte. C'était une petite chambre meublée d'un grand lit. Sur le lit, étendue, dormait une belle jeune fille. Ce n'était pas une inconnue pour lui : c'était la jeune orpheline qui avait toujours pris sa défense quand les autres se moquaient de lui au village. Il s'approcha du lit pour la réveiller : rien à faire. Mon dieu, pensa-t-il, elle est comme ma mère : elle est morte ! De nouveau la colère l'envahit contre cette Bête, contre ce silence pesant, cette sensation de mort. Se retournant, il remarqua sur un fauteuil placé dans un coin de la chambre, un grand chat noir qui le fixait. Sur sa tête, en équilibre, un très gros rubis brillait. Sa colère se dirigea vers cette pierre au rouge maléfique qui semblait le défier. Il lui restait une seule perle violette du chapelet de sa mère. Il la lança contre le rubis. La pierre explosa en mille éclats de lumière. Le chat disparut aussitôt. La jeune fille poussa un long soupir et s'éveilla. Le silence s'effaça et tous les bruits de la vie revinrent emplir l'atmosphère. Jean le sot annonça la mort de la Bête à la jeune fille et lui apprit sa délivrance. Elle lui dit que d'autres jeunes filles étaient prisonnières de l'horrible Bête à sept têtes et qu'il fallait les délivrer aussi. Ce ne fut pas nécessaire car toutes s'étaient réveillées en même temps que l'orpheline et ouvraient la porte de leur chambre. Heureuses de sortir enfin de ce cauchemar, elles entouraient Jean le sot, l'embrassaient, riant et pleurant tout à la fois. Libres, elles étaient libres ! Et elles l'embrassaient encore et encore.

Revenant tous ensemble vers l'escalier, ils trouvèrent là où était tombée la Bête à sept têtes, un énorme lingot d'or fin. Jean le sot le ramassa et l'emporta. Il prit aussi les sept têtes calcinées, témoignage de son exploit.

Au village et dans les alentours, le bruit s'était vite répandu que Jean le sot était entré dans la maison hantée. On avait attendu un peu et puis, pensant au triste sort qui avait dû être le sien, chacun était rentré chez soi, le cœur lourd. Tous les téméraires qui avaient défié la Bête n'étaient jamais revenus. La terreur était encore plus grande avec cette nouvelle disparition.

Or, tout à coup, la porte de la maison s'ouvrit : Jean le sot et les douze jeunes filles vivantes apparurent. Tous les villageois accoururent. La joie s'exprimait en grands cris et mille « *hourra* » saluèrent Jean le sot. Les gens regardaient les sept têtes de la Bête et faisaient des commentaires. Tous oublièrent les moqueries d'autrefois. Ils le remerciaient chaleureusement pour son courage. Vite, on enleva les tentures noires de la maison. Comme personne ne savait plus à qui elle appartenait, on la donna à Jean le sot.

Auréolé de sa nouvelle gloire, Jean le sot vit toutes les jeunes filles s'amouracher de lui, surtout celles qu'il avait délivrées. Des princesses, des filles de bourgeois, des héritières de grandes fermes, même des parisiennes, tentèrent de l'épouser. Mais Jean le sot leur préféra la timide orpheline qui avait toujours été bonne avec lui : elle ne s'était jamais moqué de lui, l'avait même défendu contre les galopins du village. Aussitôt, le village prépara les noces. On tendit de grands draps blancs aux fenêtres de la maison garnies de bouquets de fleurs blanches et roses. Tous les villages vinrent à la cérémonie. On dansa beaucoup au son du violoneux. La fête dura plusieurs jours : de mémoire de beaucerons, on n'avait jamais vu si belle noce !

Avec le lingot rapporté, Jean le sot acheta des terres autour de sa maison, fit construire une grande ferme et y mit des troupeaux.

Jean et sa femme vécurent très longtemps et eurent beaucoup d'enfants qui se marièrent à leur tour et eurent eux aussi beaucoup d'enfants. Il en reste encore quelque uns dans les villages autour d'Auneau.

Et les bêtes vivant sous la terre pour y garder les jeunes filles ne sont plus jamais revenues dans nos villages : elles ont bien trop peur de rencontrer un descendant de Jean le sot !

Jean-Pierre LIENASSON

02 04 2009.

* * *

La légende de la Dame de Montigny

(D'après Charles Marcel-Robillard et L'Echo Dunois du 25 janvier 1854)

Sur le coteau de Montigny s'élevait la sombre demeure des GANELON. C'étaient les héritiers du traître qui avait fait périr le preux chevalier ROLAND à Roncevaux. En ce temps-là, le châtelain était Jehan de Montigny et il partait souvent à la guerre dans de lointains pays. Il laissait dans son château son épouse et quelques serviteurs. Le châtelain était un homme très affable, charitable et de caractère franc, il vivait en bon chrétien. Sa femme, au contraire, était dure, acariâtre, revêche et hautaine : aussi ses gens la craignaient-ils, car ils avaient à souffrir de son mauvais caractère lorsque le seigneur partait pour quelque voyage. Elle était inaccessible à aucune pitié. On la nommait en faisant le signe de croix : «*La Dame de Montigny*». Le retour du seigneur était toujours attendu avec impatience et son arrivée était fêtée avec une grande joie de la part de des serviteurs et des pauvres gens qui vivaient sur ses terres.

* * *

Un jour que «*la Dame de Montigny*» chevauchait une fière jument aux riches harnais de cuir rouge, elle rencontra une mendiante accompagnée de ses neuf petits enfants. Cette femme était la veuve d'un serf du domaine et nourrissait encore son dernier-né au sein. La pauvre femme s'approcha de la noble dame et lui demanda quelque aumône pour nourrir de sa famille. La pauvre femme s'agenouilla et tenta d'émouvoir la châtelaine. Mais la dame la regarda dédaigneusement et, se moquant honteusement d'elle à cause de ses nombreux enfants, la repoussa avec dureté en disant :

«*Femme, rien ne te soucie, plus que moi tu es riche !*»

Elle ricana en découvrant une denture de louve et du manche de son fouet, elle désigna les enfants. Devant cette attitude, la mendiante, se redressa sous l'insulte, marcha jusqu'à toucher le bas de la robe de la cavalière et lui répondit :

«*Vous riez de moi, Madame, Dieu veuille qu'avant la fin de l'an, vous ayez, en une seule couche, un nombre d'enfants juste autant que moi !*» Sur ce, elle disparut et la châtelaine se retira, riant beaucoup de ce que venait de lui dire la mendiante.

* * *

Mais juste avant Noël, la «*Dame de Montigny*» mit au monde neuf enfants qui naquirent le même jour. Beaux, musclés, rondelets, ils étaient mignons comme de petits anges. Elle devint furieuse et ordonna que l'on se mette à la recherche de la

maudite sorcière, mais ce fut en vain. Puis, ayant fit venir une de ses femmes de compagnie, elle lui dit:

«Mon mari chevauche la campagne à la recherche de quelques sangliers ou de cerfs et il doit revenir bientôt. Je ferai disparaître huit de ses enfants et n'en garderai qu'un. Mais comme je redoute sa colère, enlève huit de ces marmailles et va les jeter tout de suite dans les eaux du Loir.»

La servante apeurée renferma dans un sac les huit enfants désignés et se dirigea vers le Loir qui baigne la base des coteaux de Montigny. Tout à coup, elle entendit venir devant elle un grand nombre de cavaliers et d'hommes d'armes à pied. A leur tête, elle n'eut pas de peine à reconnaître son seigneur et maître. Celui-ci lui dit:

«Où vas-tu ma mie?»

Elle lui répondit qu'elle allait noyer des petits chats. Mais son maître ne la crut pas et, lui ayant demandé à les voir, elle fut forcée de tout avouer. Le bon et brave châtelain fut tellement pénétré de douleur en apprenant les fautes de son épouse qu'il entra, contre son ordinaire, dans un grand courroux et jura de la punir.

«Damnée chienne ! s'écria-t-il en menaçant de sa dague la malheureuse servante, si jamais tu parles de ceci, tu es morte !». Il enveloppa ses huit fils dans son grand manteau et il les fit élever secrètement dans le village de Montigny, mais il n'en souffla mot à sa femme.

* * *

La châtelaine choya l'unique fils qu'elle avait gardé près d'elle. Elle l'aimait tendrement, le choyait beaucoup, l'habillait de riches étoffes. Son caractère s'était même adouci avec la maternité. Pendant ce temps, les huit autres fils grandissaient de même, devenaient beaux et forts. Mais surtout, ils se ressemblaient tous : même allure noble, même intonation de la voix.

Huit années s'écoulèrent lorsqu'un jour, le sire de Montigny, n'y tenant plus, donna l'ordre que ses fils fussent habillés comme le favori de sa femme et conduits au château. Sa décision fut rapide. Il envoya chercher sa femme et, ils se retrouvèrent tous réunis pour la première fois : le châtelain, sa dame et ses neuf enfants.

Le sire de GANELON hurla, terrible :

«Madame, où est votre enfant ? Montrez-le moi!»

Elle ne le put, car ils étaient très ressemblants. Comprenant que son crime avait été découvert, devenue confuse, éperdue, elle se jeta aux pieds de son mari, gémissante, versant des torrents de larmes, mais il la repoussa et lui dit:

«Quel supplice avez-vous mérité ?

-- Pitié, Monseigneur !»

Le sieur de MONTIGNY la fit saisir par ses gardes, la fit dévêtir et mettre nue dans un tonneau lesté de lourdes pierres. On le lança et la dame roula, ainsi enfermée, jusque dans le Loir en crue. Roulé, poussé par les vagues furieuses, il fut rapidement entraîné au loin sans s'enfoncer dans les eaux tumultueuses. Le courant l'entraîna bien loin de là. Les gens criaient:

«Laissez passer la justice du Seigneur de Montigny!»

Enfin, le tonneau s'immobilisa sur la berge, vers le soir, entre Saint-Claude et Saint-Jean, villages situés au-dessous des Bouches de l'Aigre, sur le Loir. La châtelaine se mit à crier merci. Un paysan la délivra de son tonneau et fut très étonné de reconnaître en cette femme nue, écorchée, ensanglantée, meurtrie, *«la Dame de Montigny»*. Elle souffrait beaucoup et grelottait de froid, n'ayant que sa longue

chevelure comme vêtue et demanda un vêtement pour se couvrir. Il lui donna son manteau trempé de pluie. Quand il l'eut mis sur elle, elle s'écria : « Ah ! Quel froid mantel. » Telles furent ses dernières paroles.

Elle se retira dans un ermitage et finit sa vie dans la prière, la pénitence et les mortifications. Plus jamais, elle ne fut « la Dame de Montigny ».

* * *

C'est depuis cette époque que les villages de Saint-Claude et Saint-Jean (Loir-et-Cher) portent le nom de Froidmentel. Il existe toujours de nos jours, dans l'église Saint Médard à Saint-Claude Froidmentel, une pierre funéraire, sur laquelle est gravé cette inscription :

« Cy gist feun noble home Jehan de Montigny, en son vivant, seigneur de Ville-Puere, qui trespassa le 14 may 1545. » Peut-être ce seigneur est-il un descendant de celui qui est le héros de cette légende ?

Jean-Pierre LIENASSON

10 05 2010.

* * *

Le chevalier Yvain et La Vouivre

(Sources : légendes oubliées de la Ville d'Auneau en Eure-et-Loir)

La vouivre est le nom d'une sorte de serpent ailé, immortel, qui habite les ruines des châteaux et des couvents. Il y a des paysans qui assurent l'avoir vue traverser les airs en forme de barre ou de flèche de feu, et qui disent que quand la vouivre veut boire à la source d'un ruisseau, dans les étangs ou les mares, elle dépose sur le rivage le bijou (diamant, rubis) qu'elle a sur le front. (Cf. désiré MONNIER (1818).

Cette créature fabuleuse se transforme en femme à la beauté surnaturelle lorsqu'elle se baigne. Elle porte au milieu du front un rubis ou un diamant lumineux qui lui permet de tout voir et de tout savoir. Cette femme – serpent apparaît au crépuscule et entraîne certains hommes dans les marais.

* * *

Autrefois, au Moyen-âge vivait à Auneau, le chevalier Yvain, un jeune seigneur. Il portait toujours de riches tuniques de velours ou de brocart émeraude et des bottes de cuir aux éperons dorés. Il aimait chevaucher sur de magnifiques chevaux et parcourait ses domaines en de longues chasses à courre.

Un soir qu'il rentrait seul de la chasse, très fatigué par une longue partie, il cheminait tranquillement sur les bords de l'Aunay. Quand passant près d'une fontaine, Yvain eut l'idée de s'y désaltérer. S'approchant, il aperçut une très belle damoiselle assise sur la margelle. Elle chantonait tout en lissant ses très longs cheveux blonds. De temps à autre, elle se rafraîchissait en s'aspergeant de quelques gouttes de l'eau de la fontaine. Cette eau devait être de jouvence tant elle rendait belle la délicieuse créature. Yvain descendit de cheval et s'approcha doucement de la mystérieuse jeune fille.

Elle avait la peau très claire, d'une blancheur de neige, les lèvres d'un rouge très vif comme des pétales de rose. Les yeux étaient très brillants et aussi noirs que le jais. Il en tomba sur le champ follement amoureux et décida aussitôt de la demander en

mariage. Surprise, elle sursauta car elle ne l'avait pas entendu venir. Elle trouva ce jeune homme charmant et se sentit, elle aussi, bouleversée en le regardant.

Yvain se souvint qu'un célèbre troubadour, passant par son château, lui avait appris peu de temps auparavant un poème dont il en avait fait son texte favori. Sans plus attendre, il commença à le réciter en le murmurant d'une façon romantique et tendre :

*« Eh, je meurs, je meurs d'amourette
Puis-je vous donner un baiser ?
Vous êtes le but de ma quête.
Acceptez-vous de m'épouser ? »*

Emerveillée et charmée par la courtoisie, la galanterie et surtout l'audace de ce jeune chevalier, elle enchaîna aussitôt :

*« Je suis gardienne de l'Aunay,
J'accepte de vous épouser.
Si je sors la nuit en secret
Surtout ne me suivez jamais. »*

Les deux jeunes gens firent alors plus longuement connaissance, se donnèrent mille et mille détails et finalement Yvain emmena Aulna – car c'était le nom de cette jeune et belle personne – dans son château. Aulna visita le manoir, le trouva très beau mais beaucoup trop étroit et surtout beaucoup trop sombre.

Ils avaient décidé de se marier et la cérémonie eut lieu près de la fontaine où ils avaient échangé leurs premiers serments, dans l'église Saint Rémi d'Auneau quelques semaines plus tard.

Ils n'eurent plus qu'une idée : agrandir le château, l'embellir et transformer le donjon : celui-ci devait devenir le plus haut et le plus solide de toute la région. Aulna portait visiblement chance à Yvain : il devenait de plus en plus riche et puissant. Ils vivaient très heureux. Les jours passaient délicieusement.

Quelques mois plus tard, par une nuit de pleine lune, Aulna décida de se rendre en cachette à la fontaine. Mais, les grincements de la chaîne du pont-levis réveillèrent Yvain. Sans bruit, il la suivit discrètement. Elle longea l'Aunay, se faufila vers l'église et descendit jusqu'à la fontaine. Là, elle s'assit sur le rebord de la pierre, trempa ses pieds et s'enfonça doucement dans l'eau. Soudain, elle enleva ses deux yeux et les posa sur la margelle de pierre. Yvain ne put se retenir et poussa un cri de frayeur.

Le charme était rompu : Aulna se transforma aussitôt en vouivre blanche. L'Aunay, si calme d'habitude, se déchaîna et bouillonnait maintenant d'écumes épaisses, monstrueuses et tourbillonnantes. Des éclairs zébraient le ciel noir et dans un fracas terrible, le clocher de l'église trembla ; toutes les portes et les fenêtres du château claquèrent tandis qu'un coup de tonnerre terrifiant s'abattait sur Auneau. Dans un fracas énorme, le donjon du château, foudroyé, s'écroula au même moment.

Depuis longtemps, on savait que les souterrains sous le donjon étaient hantés. Mais on comprit alors qu'Aulna était redevenue la gardienne de ces lieux angoissants et lugubres. Mais où donc étaient passés les yeux de la vouivre, dans cette tempête hurlante, impressionnante et dévastatrice ?

Bouleversé et désespéré, le chevalier Yvain rentra au château et devant le spectacle de son donjon détruit, il ne put retenir ses larmes. Il pleurait surtout la perte de sa bien-aimée et refusait d'admettre qu'elle put être cette chose effrayante qu'il avait entraperçue à la fontaine.

Il décida de réunir un conseil de sages pour comprendre le phénomène qu'il avait vécu et comment envisager l'avenir. Des devins, des savants, des magiciens, des sorciers, des nécromanciens furent convoqués au château.... Chacun avec sa science tenta d'expliquer le mystère mais ni les étoiles invoquées, ni les cendres des herbes brûlées, ni l'étude du vol des oiseaux, ni les entrailles des animaux sacrifiés n'apportèrent de réponse. Après des jours et des jours de consultations infructueuses, une très vieille dame donna le conseil d'interroger trois personnes qui connaissaient, affirmait-elle, des secrets : un vieillard, un homme d'âge mûr et un jeune enfant. Yvain leur promit une récompense et leur posa trois questions :

*« Qu'est-ce qui est le plus léger ?
Qu'est-ce qui est le plus doux ?
Qu'est-ce qui est le plus lourd ? »*

Sans hésiter, le vieillard répondit : « la plume, la laine, la pierre ».

L'homme adulte répliqua : « le vent, le bruit du feuillage dans le vent tiède du soir, le bois du vieux chêne ».

L'enfant murmura : « un enfant dans les bras de sa mère ; un enfant qui boit le lait de sa mère ; un enfant mort dans les bras de sa mère ».

Cette réponse plongea l'assistance dans un grand étonnement et tous les présents furent profondément émus. Sans aucun doute, cet enfant en savait plus que tous les sages, mages et nécromanciens interrogés. L'enfant s'approcha d'Yvain et s'adressa au chevalier : « Je connais en effet le secret des souterrains du donjon. Je peux te le donner mais à une condition : tu dois me promettre, en échange, de me laisser partir, aussitôt que je te l'aurai confié, pour retrouver ma mère qui s'inquiète sans doute de mon absence. »

Le chevalier accepta. L'enfant reprit : « Sous le donjon, cachés depuis la nuit des temps, sommeillent deux dragons : l'un rouge, l'autre blanc. Seule la gardienne des souterrains peut les empêcher de se battre ! Elle a pouvoir sur eux... ! »

Puis il partit en courant sans donner d'autres explications au chevalier et disparut.

Yvain comprit alors qu'il ne pourrait jamais reconstruire le donjon de son château tant que les dragons seraient tapis dans les souterrains. Comment faire pour débarrasser les lieux de ces monstres ? Seule la prière pourrait l'inspirer et le guider. Il se rendit seul à l'église Saint Rémi et il se recueillit dans le silence. C'est alors qu'apparut dans le chœur de l'église une lueur : une dame vêtue d'une longue robe blanche portant de longs cheveux d'argent. Il crut reconnaître le sourire de sa mère, morte depuis des années déjà. Il resta immobile et stupéfait. Elle s'approcha de lui. Dans ses mains diaphanes, une épée brillait au pommeau d'or décoré de deux pierres précieuses étincelantes, noires comme du jais. Elle lui tendit l'épée puis elle le guida sans un mot jusqu'à l'entrée d'un souterrain sombre, étroit, inquiétant et lugubre. L'apparition s'évanouit.

Armée de cette épée terrible et exceptionnelle, le chevalier comprenait que son

courage et sa bravoure lui commandait d'accomplir l'exploit qui délivrerait son château. Aussi n'hésita-t-il pas à pénétrer dans le souterrain qui s'ouvrait devant lui et à s'aventurer dans le couloir ténébreux. Il arriva enfin dans une grotte : là, dormaient les deux dragons, l'un entièrement rouge comme le sang, l'autre entièrement blanc comme la neige. Au bruit des pas du chevalier, dérangés dans leur profond sommeil, ils se mirent aussitôt en colère et commencèrent à se battre dans un grand fracas de flammes, de cris horribles et de coups de griffes. Yvain s'approcha doucement sans se faire voir des combattants. Un trait de lumière éblouissante éclaira le dragon rouge. A ce moment, le dragon blanc lançait des jets de flammes mortelles sur son adversaire. Le chevalier planta son épée resplendissante dans la tête du dragon rouge qui s'effondra. Une fumée rouge s'en échappa aussitôt.

Le dragon blanc resta là, dépité, en colère de voir sa proie lui échapper et il se retourna vers le chevalier. Comment Yvain allait-il pouvoir se sortir de cette périlleuse situation ? Le dragon blanc, furieux, excité comme un démon, crachait du feu tout autour de lui en de nombreuses flammes mortelles ; sa queue, hérissée de longues écailles acérées s'agitait en tout sens et frappait le sol puissamment, faisant trembler le souterrain.

C'est alors que la mystérieuse gardienne apparut et tendit le bras, lança un nouveau rayon lumineux qui éblouit le dragon blanc et l'immobilisa. Yvain en profita pour transpercer le cœur de la bête de son épée : le dragon trembla puis tomba, quelques soubresauts, et fut terrassé à son tour. Une fumée blanche s'éleva aussitôt.

La grotte fut illuminée de toute part : des jets de lumière vive se croisaient en tous sens. Puis les carcasses des dragons se réduisirent en poussière. Pour remercier la gardienne des souterrains, Yvain lui offrit son épée. Aussitôt, elle reconnut ses yeux fixés au pommeau de l'épée. Elle les reprit et, redevenue vivante, elle se dépêcha de retourner à la fontaine. Elle s'y désaltéra longuement, enleva ses yeux noirs, les posa sur le rebord de la pierre et s'enfonça délicatement dans l'eau comme à son habitude.

Yvain sortit du souterrain très fier d'avoir terrassé les dragons. Son exploit accompli, il s'approcha de la fontaine, but quelques gorgées et maladroitement fit tomber les yeux au fond de l'eau, au moment même où la vivante remontait à la surface. Mais la jeune femme sortit de l'eau et ne se préoccupa pas des précieuses pierres noires. Yvain reconnut Aulna, l'appela très doucement. Il lui demanda de revenir vivre dans son château et de redevenir la merveilleuse princesse qu'elle était autrefois. Il restait là éperdu d'amour devant ce regard si tendre. Ce n'était plus la noirceur du jais mais une douce nuance de nacre qui emplissait les yeux de la jeune fille. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en un long serment d'amour. Depuis l'Aunay coule tranquillement et paisiblement.

De retour au château, le chevalier fut surpris par la présence des fumées blanches et rouges qui s'approchaient de son blason au dessus de la porte principale du manoir. Elles se fixèrent sur l'armoire sculptée. Depuis ce temps-là, le blason d'Auneau est rayé de rouge et blanc. Le chevalier fit commencer les travaux de reconstruction du donjon et embellit son château.

Aulna revenait régulièrement à la fontaine où elle y rencontrait des paysans beaucerons. Depuis peu s'était répandue dans la région une grande nouvelle: l'eau de la fontaine accomplissait des guérisons miraculeuses. Elle guérissait de la goutte, de la paralysie, de la fièvre et de l'épilepsie. Les blessés qui en buvaient guérissaient ; les brûlures disparaissaient ...

Peu à peu, il s'institua un pèlerinage où des croyants de toute la Beauce venaient à la Fontaine. C'est ainsi que la fontaine fut dédiée à Saint Maur.

Jean-Pierre LIENASSON.
14 07 2010.

* * *

Le meunier Beauceron Cailleaux

On sait quelle réputation fâcheuse le peuple fit jadis aux meuniers de Beauce et d'ailleurs.

- " Pè' Cailleaux - dirent au meunier ses premières pratiques - vous s'rez t-y voleux comme l's' aut's ? "

- Faut ben que j'le sès, parguié, pis qu'c'est l'Bon Gieu ?

- V'avez point d'honte ?

- Pour sûr que non ! Vous savez ben. L'jou' qu'y faisait si tell'ment d'vent qu'ça defubait tous les chaumes ?.... Eh ben v'là-t-y pas qué j'ouès un p'tit nuage blu qui descend bentût à rase d'mon moulin, pis quéqu'un d'ben' aimable qui s'guénillait les bras comme qui dirait eun'ouésiau qui bat d's'ailes : eune figure qu'an connaît ben, Guieu l'Pé', li-même, avé sa grand'barbe et pis son cerciau tout en or alentour des cheveux.....

J'oûte ben vite ma cassiette :

- Cailleaux - qu'i' m'dit - fais comme moué!... T'as ben vu c'ment qu'c'est j'm'y prends?.....

Ben su' qué j'avais vu !.... Mais dame, pour fère tant j'm'répétait : - " Allez, monte là-haut !..."

J'grimpe tout en haut d'mon moulin, j'me mets ben dret su' l'suet d'la porte au monte-sacs, j'bats d' s'ailes..... qoué.... des bras, que j'veux dire... et pis....j'mé lâche! Vous pouvez ben crèr que si y avait pas eyu des sacs par en d'sour j'mé cassais tout fin dret la gueule!..... J'mé ravance auprès du Bon Guieu :

- Seigneur - que j'y dis - j'peux pas "Ca fait qu'lé v'là qui r'monte sus son p'tit nuage blu, qu'était même un brin éboulé sur les bôrds, ethop !.... Lé v'là parti.

Et pis j' lé ouès qui m'donne eune grand' bénédiction en m'quérant :

- Console-té Caillaux ,, si tu peux pas voler en haut, vole en bas !...."

- Ca fait quèmes bonnes gens vous pouvez ben'appreter vos pouches !...." (*) .

Le conte, fait sans rire, à la Beauceronne, et transmis en famille, n'empêcha d'ailleurs point le Beauceron Cailleaux de travailler honnêtement.

(*) Jeu de mots : « poche », en beauceron, voulant dire à la fois poche et sac.

* * *

Le moulin Trompe-Souris & Le Crapiaud

(D'après Paul Léger)

Encore une histoire de pierre qui vire à minuit la nuit de Noël.

* * *

Près de Lion-en-Sullias, non loin de Sully-sur-loire (Loiret), se dressent un tumulus appelé « Butte des Druides », réputé comme lieu de mystère et un mégalithe néolithique surnommé « la pierre Crapiaud », le « Crapaud » ou la « Pierre Gargouille », haut de onze mètres et fait de main d'hommes, suppose-t-on. En fait c'est une roche naturelle de l'ancien lit de la Loire. Cette pierre étrange, selon la légende locale, au douzième coup de minuit, va boire dans la Loire.

Archéologie : Les fouilles de Lion-en-Sullias (Loiret) ont été exécutées en octobre 1867 par M. CLOUTRIER (de Gien), sous-ingénieur en retraite. Voici son rapport :

« Dans la première quinzaine d'octobre 1867, j'ai été chargé par M. Bréan, faisant fonction d'ingénieur à Gien - alors mon chef- de rechercher aux abords de La Ronce des vestiges de Constructions Gallo-Romaines.

M. de Boissoudy, propriétaire du Château de La Ronce et des domaines qui en dépendent, m'avait indiqué quelques points situés sur le bord du bief de son moulin, où il devait y avoir quelques restes de villas romaines. Malgré de sérieuses recherches, je n'ai trouvé que quelques briques à rebords, et quelques morceaux de vases rouges du troisième siècle.

Etant logé au bourg de Lion-en-Sullias, je passais souvent à travers champs, pour aller prendre mes repas et pour rentrer le soir à mon hôtel, afin de voir si je ne trouverais pas quelques points plus intéressants à explorer.

Un jour, après avoir sérieusement examiné le Gros Tumulus, j'ai suivi le chemin parallèle à la route d'Orléans à Sancerre, pour aller rejoindre mes ouvriers. En descendant ce chemin, au point où il se retourne presque à angle droit, j'ai vu qu'il y avait, à peu de distance dans la parcelle n° 178 de la section E (voir le plan cadastral), un tas de cailloux, assez volumineux. J'ai pénétré dans ce champ, alors en chaume de blé; et j'ai constaté qu'il y avait, non seulement un tas de pierres, mais que, sortant du sol, il y avait un certain nombre de roches, placées sur la circonférence d'un Cercle, d'environ cinq mètres de rayon. Cet ouvrage, d'origine évidemment préhistorique, paraissait, pour moi, remonter au temps du gros Tumulus (Motte). Malgré tout le plaisir que j'avais éprouvé à conduire les fouilles de Gien-le-Vieux, se, rapportant en grande partie à une époque antérieure à la conquête des Gaules, je me sentais- instinctivement entraîné par le désir de remonter encore à une époque plus éloignée de nous. Aussi, j'ai demandé à M. Bréan l'autorisation de faire les fouilles nécessaires pour mettre complètement à jour ce qui me semblait alors être une sorte de Cromlech.

Après avoir fait enlever à « la main toutes les pierres du centre de ce «pseudo cromlech», j'ai trouvé une espèce de tombelle, dont je donne aussi exactement que possible le dessin. A l'extrémité nord de cette tombelle, et un peu sur la rive, j'ai découvert un trou rond, de 0m80 de diamètre et de 0m20 de profondeur, rempli de moellons bruts. Ce trou était limité autour par le terrain naturel. Immédiatement en dessous de ce trou rond, il y avait un second trou ayant la forme d'un triangle équilatéral, de 0m45 de côté; il avait 0m25 de profondeur et était rempli de terre

noire. Puis, encore au-dessous de ce dernier, il y avait un troisième trou rond, de 0m25 de diamètre et de 0m25 de profondeur, dont le fond était terminé en cuvette. Ce dernier trou était rempli de terre encore plus noire que celle du trou triangulaire. Il n'y avait dans ces différents trous, ni armes, ni monnaies, ni os. Peut-être avaient-ils déjà été fouillés ? Il y avait encore, au voisinage, deux ou trois pierres, qui avaient dû être déplacées, et qui semblaient provenir de l'ouvrage dont il est question. Il y a lieu de se demander si ce n'est pas un reste de Sépulture au milieu d'un cromlech ou si ces roches, placées sur la circonférence d'un cercle presque régulier, ne sont pas les restes de la base d'un petit tumulus. Cet ouvrage se trouve d'ailleurs entre un des plus gros Tumulus de France et un des plus beaux menhirs connus en forme en grenouille ou crapaud. Pour le moment, je me contente d'exposer les faits dans toute leur simplicité, laissant aux membres de la Société Préhistorique de France, plus savants que moi, le soin de déchiffrer cette énigme.

Sur un extrait du plan cadastral de la commune de Lion-en-Sullias, j'ai indiqué l'emplacement des fouilles que j'ai faites et du gros Tumulus, qui a encore aujourd'hui près de 70 mètres de diamètre, malgré qu'on ait coupé les bords à pic sur au moins 10 mètres de chaque côté(sic). Par suite, on peut conclure qu'à l'origine ce dernier devait avoir une base de 100 mètres de diamètre, une circonférence de 314m159, et une surface de 7.854m². Sa hauteur est encore aujourd'hui d'au moins 20 mètres. Sur un extrait de la carte d'Etat-major que je présente, j'ai indiqué aussi l'emplacement des fouilles, le gros tumulus, et le menhir, qui existent près du Château de La Ronce.

Cette petite carte s'étend jusqu'à Gien et j'y ai fait figurer les voies gauloises et les voies romaines qui aboutissent encore à cette ancienne capitale des Gaules, c'est-à-dire au Genabum, dont César désigne la position d'une façon si précise dans ses Commentaires. »

(Sources : SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE DE France)

* * *

Le conte qui suit pourrait bien se situer dans ces parages. A vous d'imaginer....



« La pierre Crapiaud » de Lion-en-Sullias

* * *



Moulin entre Maisons et Réclainville (28)

Le moulin Trompe-Souris se dressait fièrement près d'un hameau de la paroisse d'Ormetteau. Déjà bien vieux, bien rapiécé à l'époque où se passe notre histoire, ses planches vermoulues, or, lilas, azur, vert pomme, chatoyaient au soleil comme la robe des fées que l'on rencontre parfois au fond des forêts. Avec ses ailes de trente-six pieds, ses chambrettes en encorbellement et son balcon aux balustres tournées, il passait pour le plus beau moulin de la Beauce.

Il s'en échappait tant de gaillardes chansons que les habitants du hameau n'étaient jamais tristes. C'étaient Pascal BRÉTIAU, le maître meunier, et Narcisse CHATÔME, son aide, qui les égayaient ainsi. Le vieux chantait, parce qu'il appréciait de plus en plus le vin de sa vigne, le jeune, parce qu'il aimait Pâquerette, la belle filandière dont la chaumière au toit fleuri s'apercevait du moulin et qu'il était aimé d'elle. De son balcon, il lui envoyait des baisers et de sa fenêtre, elle les lui rendait.

Malheureusement, cet amour ne comblait pas les vœux de la mère de celle-ci, une maîtresse femme qui avait du poil gris au menton et jurait comme un homme. La mère BON DIEU, c'était le nom de la bonne femme, n'ayant guère aimé son défunt, estimait que de bons sacs d'écus rendent plus heureux que de tendres mots d'amour et parmi tous ceux qui venaient lui demander la main de la jolie Pâquerette, elle ne faisait bon accueil qu'aux riches. Mais comme celle-ci les refusait, de guerre lasse, sa mère consentit à l'unir à l'aide-meunier, à condition qu'il apportât le moulin Trompe-Souris en dot. Avec ses faibles gages, l'amoureux ne pouvait acquérir le plus beau moulin de la Beauce, et le maître meunier, au courant de la situation, se chargeait de le lui rappeler.

« *Mon gâs, celui qui me succédera aura des écus* », avait-il coutume de dire. Là-dessus, le pauvre garçon restait des heures sans chanter. Mais un jour, riant au nez du bonhomme qui venait encore une fois de le décourager et le laissant à sa farine, il courut chez la mère BON DIEU pour lui dire qu'il avait trouvé le moyen d'acquérir le moulin au nouvel an. Un ami lui avancerait l'argent nécessaire, expliqua-t-il, et là-dedans il y avait certainement du vrai, car la bonne femme lui en imposait, bien que pour lui faire prendre le vent il tournât son moulin comme un simple jouet.

« Ta sacré boîte à farine n' vaut pas eun méchante pièce d' terre, répondit-elle, mais c' qui est dit est dit, et viens nous prendre at soir pour veiller. »

On était en automne, la saison où l'on commence à veiller, et ce soir-là, le veillon se tenait dans l'étable de maître ALLARD, un « carcotier ». Il était déjà commencé, lorsque la mère BON DIEU et Pâquerette, accompagnées de Narcisse, arrivèrent. Le temps était froid, et une douce chaleur régnait dans l'étable. Les femmes, assises en demi-cercle autour d'une chandelle posée sur un billot, cousaient ou filaient, et les hommes, qui avaient battu au fléau toute la journée, se reposaient dans les coins. La mère BON DIEU imposa le silence, et quand on n'entendit plus que le ronron des rouets, elle raconta l'attaque de l'auberge d'un bourg voisin par une bande de chauffeurs. Cet exploit avait eu lieu cinquante ans auparavant, et elle prétendait que l'auberge était à son grand-oncle, mais c'était pour donner plus de vérité à son récit. La conteuse décrivait si bien les scènes de meurtre et de pillage qui avaient eu lieu que de temps en temps l'un des auditeurs regardait peureusement la porte, craignant que des hommes au visage noirci avec de la suie ne soient là, prêts à entrer « à la bombe ». Puis d'autres conteurs parlèrent des loups qui ravageaient la Beauce, de la Grande Bête d'Orléans, animal fantastique qui était à l'épreuve des balles et dévorait les voyageurs ; enfin, on entendit les aventures de compère le loup et de compère le renard.

Pâquerette et Narcisse se voyaient ainsi tous les soirs et dans le jour, quand le vent tombait, le gars ne manquait pas de faire un saut chez sa bonne amie. Le temps passa vite pour eux et un beau matin ils furent tout étonnés d'être à Noël. Narcisse arriva à la chaumière à la nuit tombante pour la cérémonie de la bûche, la première réjouissance de la journée. Il n'y avait pas d'autres invités : ses parents demeuraient trop loin pour venir et la mère BON DIEU était fâchée avec les siens. Dans la Beauce et le Perche d'autrefois, la bûche de Noël s'appelait le « tréfoué », parce qu'elle devait brûler pendant trois jours. Un énorme tronc d'orme qui avait conservé son vêtement de lierre et de mousse était dans la cheminée. La bonne femme le bénit, l'alluma avec une brassée de bois mort, et bientôt on aurait dit que le soleil était chez elle tant il faisait bon. De temps en temps, elle frappait le « tréfoué » avec sa pelle à feu, en faisant jaillir des gerbes d'étincelles, et chaque fois elle disait :

« Bonne année, bonne récolte, autant de gerbes et de gerbillons. »

Parée de sa plus jolie robe, fière de se montrer au bras de son bon ami, Pâquerette attendait avec impatience le moment de l'emmener à la messe de minuit. Une crèche, avec un bœuf et un âne vivants, était installée sous le caquetoir de l'église Saint Étienne, et les bergers de autres paroisses devaient y venir figurer la scène de l'adoration.



Mais Narcisse semblait loin de cette fête.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Pâquerette, tout étonnée.

– C'est at souère , à mènuit, que j'vas qu'ri la monnaie, répondit-il.

-- Et comme je te l'ai promis, les accordailles suivront l'achat du moulin, ajouta la mère BON DIEU.

Ce rendez-vous parut étrange à la jeune fille, d'autant plus qu'il ne lui avait jamais parlé que vaguement de son généreux ami. Se doutant de la vérité, elle lui dit tout en larmes :

« Narcisse, reste ici... car je sens que si tu t'éloignes de moi ce soir, je ne te verrai plus...

-- Laisse-le faire !

-- Mais si, tu me reverras, ma Pâquerette, et je te promets qu'ensuite nous ne nous quitterons plus. Allons, va tout de même à la messe et je serai ici à ton retour. Pendant ce temps-là, mère, faites-nous un bon réveillon ! »

* * *

Narcisse avait pris un chemin de traverse et, escorté par la lune ronde, il marchait d'un bon pas à travers la campagne couverte de neige. Déserte et silencieuse, elle allait bientôt s'animer. Une cloche se fit entendre au loin et, une à une, toutes celles des contrées mêlèrent leurs voix à la sienne pour appeler les fidèles à l'église. Les processions des bergers ayant quitté les villages serpentèrent dans la grande plaine et les lanternes de papier qui éclairaient leur marche brillaient dans la nuit comme autant de petites étoiles. Chaque cortège se composait des bergers d'une paroisse, de leurs bergères tenant en laisse un mouton enrubanné et d'une bruyante jeunesse. A deux cents pas en avant marchait un jeune garçon avec une longue perche terminée par une lanterne figurant l'étoile qui avait annoncé au monde la naissance du sauveur. Et maintenant, de vieux Noëls que les bergers accompagnaient sur leurs hautbois et leurs musettes se mariaient aux carillons et montaient au ciel.

A une lieue du hameau, le chemin que suivait le gars traversait une lande semée d'énormes pierres apportées autrefois par des fées et par des géants, et la plus monstrueuse de toutes, à cause de sa forme et de la mousse qui la couvrait, s'appelait « *le Crapiaud* ». Ce fut devant elle qu'il s'arrêta. Au bout d'un moment la bête tourna sans bruit sur elle-même en découvrant un escalier, et notre homme qui n'attendait que cela s'enfonça dans les profondeurs de la terre.

Le souterrain dans lequel il tomba était effrayant avec ses grandes voûtes de pierre sur lesquelles dansaient des lueurs rouges. Il n'avait pas fait trois pas qu'il trébucha contre un amas de pièces de monnaie. Bien que de bronze, un homme de sa force pouvait en emporter une jolie somme, et il se hâta d'en emplir le sac qu'il avait apporté avec lui. Mais il s'arrêta : une énorme quantité de pièces blanches brillait un peu plus loin. Vite, il jeta les premières et courut à celles-ci. Cette fois, il était propriétaire du moulin Trompe-Souris ! Puis des monceaux de pièces d'or et de pierres précieuses surgirent de toutes parts quelques instants après. Il ne rêvait pas, et c'est possesseur d'un trésor qu'il regagna l'escalier de la caverne. Mais, hélas ! « *Le Crapiaud* » en refermait déjà l'entrée !

Le malheureux s'était laissé prendre au piège tendu par le génie de la caverne à ceux qui y pénétraient lorsqu'elle s'ouvrait à Noël, pendant la messe de minuit. La pierre faisait alors un tour sur elle-même pendant le chant de la généalogie et c'était court. A vrai dire, le visiteur pouvait s'emparer de la monnaie de bronze qu'il trouvait en entrant et s'enfuir, mais il se laissait toujours tenter par les trésors qu'il apercevait ensuite, et ... enfermer. Les ténèbres se firent dans la caverne et le gars s'endormit.

* * *

A dix lieues à la ronde, la disparition du jeune meunier devint le sujet de toutes les conversations. Certains disaient qu'il s'était rendu au « *Crapiaud* » pour s'emparer du trésor que le monstre gardait et qu'il n'en reviendrait pas ; d'autres prétendaient, en prenant un air malin, qu'on le reverrait peut-être, mais qu'on ne saurait jamais où il était allé !

Le moulin Trompe-Souris semblait frappé par un mauvais sort. Un coup de vent emporta une partie de la toiture et elle n'était pas encore réparée qu'une aile se rompit. Le vieux BRÉTIAU jugea que le parti le plus sage était de le fermer et de laisser passer cette mauvaise période en s'occupant de sa vigne que les herbes folles commençaient à envahir.

Pâquerette était inconsolable. Sans se soucier de son chagrin, sa mère songeait de nouveau à la marier à un riche parti, et le hasard, en faisant passer chez elle Sosthène GOIN, un fermier cossu des environs, la mit à même de réaliser son rêve. Bien qu'ayant atteint la cinquantaine, il avait déjà courtoisé la jeune fille, mais c'était dans un moment de folie, il le reconnaissait lui-même, et ce n'était que pour lui donner le bonjour qu'il s'avança vers la mère BON DIEU en train de tirer de l'eau à son puits. Sans s'en douter, il avait été son préféré, probablement parce qu'elle s'était vue dans la ferme, commandant valets et servantes. L'occasion était belle de reprendre les pourparlers interrompus à cause de Narcisse et elle s'écria :

« *Bonjour, Maît' GOIN. Entrez don à la méson, la p'tit' sera ben content' d' vous vouère.* »

En parlant des orages qui étaient fréquents cette année-là, il jetait des coups d'œil sur Pâquerette qui travaillait sans mot dire. Hélas ! Ses yeux verts le troublèrent à un point qu'il ne connaissait pas encore.

« *R'venez nous vouère bentout*, lui dit la bonne femme en le reconduisant. Maintenant, il ne demandait pas mieux, mais il eut un scrupule :

-- *Au moins, vous êtes sûre que le Narcisse ne reviendra point ?* demanda-t-il.

-- *Vous savez ben que le pauv' gâs est allé où i' n' fallait point... Allez, allez, soyez tranquille...* »

Il revint huit jours plus tard, la tête à l'envers. Ne sachant pas dire de ces paroles qui enjolivent les discours mais n'y ajoutent rien, il demanda franchement à la jeune fille si elle consentait à l'épouser.

« *Petit', on va causer un peu*, dit-il. *Veux-tu veni à la ferme ? J' t' promets anhui ce que j' t'ai promis dans l' temps : ça n'est point l'usage, mais tu ne feras ren en tout.*

-- *Maît' GOIN, si vous saviez comme j'aimais Narcisse, vous ne parleriez point comme ça ! Et j'espère toujours qu'il reviendra.....* »

Après avoir reçu un pareil seau d'eau froide, il ne serait jamais reparu si la mère BON DIEU ne lui avait redonné confiance.

« *Allez, allez, all' n' dira pas toujours non, j' vous en réponds*, lui assura-t-elle quand ils furent seuls.

Encouragé de la sorte, on ne tarda pas à le voir tous les jours à la chaumière. Il ne lâchait pas la pauvre, tâchant de la décider en lui promettant toujours la même chose : « *Puisqu' t'n' feras ren, voyons !* »

A la fin, la bonne femme s'en mêla, et ils la tourmentaient si bien qu'un soir d'automne, elle consentit à se rendre à la ferme pour veiller. Puis, on fixa les accordailles pour le jour des Rois. Les convenances demandaient qu'une année au moins se soit écoulée depuis la disparition de Narcisse. Trop faible pour leur résister, la pauvre Pâquerette serait morte de désespoir sans le miracle qui se produisit.

Assise un matin devant la cheminée, elle vit soudain le mince filet de fumée qui montait dans l'âtre se tordre étrangement, grossir, prendre une forme humaine, et une dame d'une grande beauté s'approcher d'elle :

« Je suis la fée des Chaumettes, dit-elle, et sans que tu t'en doutes, je te protège depuis ta naissance. Lorsque tu étais petite fille et que tu t'éveillais la nuit, j'allais à ta couchette pour te bercer jusqu'à ce que tu te rendormes. »

Sa voix était si douce que la jeune fille crut entendre une source chanter. Elle continua ainsi :

« Aujourd'hui je suis venue pour t'apprendre une bonne nouvelle. Narcisse est dans la caverne du « Crapiaud », profondément endormi, mais il s'éveillera dans la nuit de Noël et sera ici avant la fin de la messe. »

Pâquerette garda cette nouvelle pour elle, craignant avec juste raison une folie de Maître GOUIN, mais cacher sa joie était plus difficile et sa mère s'aperçut vite de son changement d'humeur.

« J' vous l'avais ben dit, qu'un jour ou l'autre, all' serait la première à vous donner sa main, dit-elle au fermier.

Celui-ci ne la trouvait pas plus expansive qu'avant, mais il mettait cela sur le compte du caractère féminin qu'on ne comprendra jamais.

De magnifiques accordailles se préparaient à la ferme et tous les gens cossus des environs étaient invités. Pâquerette se disait que la Providence arrangerait les choses au retour de Narcisse et songeait à se débarrasser de son galant au moment opportun.

Une fois de plus, le « tréfoué » mit en gaîté toutes les demeures et la nuit s'emplit de carillons. Pâquerette et Maître GOIN quittèrent la mère BON DIEU pour se rendre à la messe, mais ils n'avaient pas fait trois pas que la rusée poussait un petit cri :

« Je viens de faire un faux-pas et de me tordre le pied, gémit-elle. Maîtr'GOIN, je ne peux pas marcher, mais allez tout de même à la messe : les bergers de Busloup vont faire entendre un Noël nouveau et je voudrais que vous me le chantiez demain. A tout à l'heure... »

* * *

Narcisse s'éveilla, comme l'avait prédit la fée des Chaumettes, et s'enfuit vers le hameau après avoir repris ses esprits. Il savait que le « Crapiaud » ne tournait que tous les ans, et d'ailleurs la longue barbe qui pendait à son menton, le sol que la neige blanchissait à peine, l'empêchait de s'illusionner sur la durée de son somme.

« Et Pâquerette, vais-je la retrouver ? se disait-il, plein d'anxiété. Ah ! S'il ne lui est rien arrivé, comme nous serons heureux, maintenant que je suis riche ! »

Les volets disjoints de la chaumière laissaient passer un peu de lumière. Allons, elle était toujours habitée et, plein d'espoir, il frappa à la porte.

« Entrez ! crièrent en même temps deux femmes.

--Allez vous asseoir au coin du feu, mon brave homme, et chauffez-vous en attendant qu'on réveillonne, dit la bonne femme, le prenant pour un chemineau. Voyant cela, il eut envie de la taquiner un peu et, faisant signe de ne pas le trahir à Pâquerette qui allait lui sauter au cou, il s'assit devant la cheminée, après avoir déposé son précieux sac auprès de lui.

De temps en temps, il y plongeait la main et la retirait pleine de pistoles ou de magnifiques bijoux.

« Nom de nom, fit la bonne femme qui le regardait faire, fascinée.

-- la maîtresse, vous avez eun fille qu'est ben jolie, dit-il tout à coup.

--Seigneur, i'n' tient qu'à vous d' l'épouser.

– oui, mais j' suis l'homme l' plus riche d' la Biauce ! Au moins, c'n'est point pour mes écus que vous m'proposez c'la ?

– Oh ! Seigneur ! C'est vot'personne qui nous plaît ! C'est vot'air, vot'caractèr' ! »

Narcisse allait ôter son chapeau qu'il avait enfoncé sur ses yeux en entrant et lui faire remarquer qu'elle avait bien changé en un an, quand un chant se fit entendre au dehors.

« Et Maît' GOIN qui revient, dit vivement Pâquerette.

– Assieds-toi auprès de ton promis. J'vas l'recevouère ! »

En effet, Maître GOUIN revenait en répétant le Noël qu'il venait d'entendre, de crainte de l'oublier :

« Laissez paître vos bêtes
Pastoureux par monts et par vaux.
Laissez paître vos bêtes
Et venez chanter Nau.
J'ai ouï chanter le rossigno
Qui chantait un chant sui nouveau,
Si haut, si beau, si raisonneau. »

Le fermier demeura coi à la vue de Pâquerette assise près d'un gueux et s'entretenant familièrement avec lui. Mais la mère BON DIEU lui donna aussitôt le mot de cette énigme :

« Maît'GOIN, ma fille épouse le seigneur qui est ici ! » Pâquerette fit signe que oui.

« Ah !... fit le fermier tout hébété.

– Tenez, toutes vos terres ne valent pas le quart de ce qu'il y a dans ce sac, reprit la bonne femme. Et ce seigneur a des fermes plus grandes que les vôtres : dix charretiers et des tropets de cinq cents berbis dans chacune ! Allez-vous-en, sortez d'ici ! »

Il s'était remis de sa surprise, et rouge de colère, il voulut châtier la vieille, mais ce fut elle qui s'avança sur lui, le bâton haut, et le regard si menaçant qu'il s'enfuit. Après avoir mis le fermier dehors, elle traîna le précieux sac près de la table et se mit en devoir d'évaluer la fortune de celui qu'elle destinait à sa fille. Elle mettait les pierres précieuses d'un côté, l'or d'un autre, par piles.

« Ah ! Nous sommes riches ! disait-elle. Des louis d'or ! Et i' y en a ! Des diamants comme en portent les princesses ! C'est-i-biau, c'est-i-biau ! Maît'GOIN n'est qu'un misérable et avec ça laid, bête comme eun cochon. »

Cependant, Pâquerette avait conté ses malheurs à Narcisse. Mais ils semblaient passés depuis longtemps, tant ils étaient heureux, et ils pardonnaient ce grand cœur à la mère BON DIEU. Le gars s'était levé pour se faire reconnaître d'elle, mais cette fois encore il en fut empêché.

Après avoir joui de la belle couleur des pistoles, la bonne femme voulut jouir de leur son. Hélas, elles étaient en plomb ! Le gars le constata en même temps qu'elle et se recula prudemment vers la porte. Il faisait bien car, après avoir regarder quelques diamants par acquit de conscience, elle s'armait d'un bâton et se précipitait sur lui en criant :

« Tout est en verre et en plomb ! Tu m'as volée, coquin ! Attends un peu... » Narcisse s'esquiva et, sur le pas de sa porte, les larmes aux yeux, Pâquerette le regardait fuir dans la nuit.

« Et j'ai renvoyé Maît'GOIN, malheureuse que j'suis ! » murmura la vieille.

Un éclat de rire retentit tout près d'elle et l'épouvanta. Le fermier était là, à deux pas, collé contre le mur. Doutant de la vérité de ce qu'il avait vu et entendu, il était revenu sur ses pas et avait écouté à la porte.

« Ah ! C'étaient mes terres, mes bâtiments, mes bestiaux, mes écus qu' t' voulais, criait-il en lui montrant le poing. Mais t'peux cori ! J'suis plus fin qu'toué : c'est moué qu' t'l'ai envoyé l'galvaudeux qu'était là, vieille truie ! »

* * *

Cette épouvantable farce, qu'elle croyait avoir été jouée par Maître GOIN, avait abattu la mère BON DIEU à tel point que le lendemain elle ne quitta pas son fauteuil. Pâquerette essayait de la consoler :

« Vous savez bien, mère, qu'il ne me plaisait pas beaucoup. Allez ! J' trouverai un brav' garçon pour m'épouser, et vous verrez que nous serons heureux, même sans fortune... »

La bonne femme voyait le doigt de Dieu dans sa mésaventure et elle se demanda pourquoi il l'avait punie si cruellement. La lumière se fit dans son esprit, elle comprit alors une vieille vérité sur l'argent et le bonheur. Mais hélas ! Elle ne pouvait réparer le mal qu'elle avait causé. Un grand soupir gonfla sa poitrine, et elle prononça ce nom :

« Narcisse !

-- Mais il reviendra peut-être, dit Pâquerette qui l'avait entendue. Je l'espère toujours... Tenez, je suis sûre qu'il va bientôt revenir.

-- Si tu pouvais dire vrai ! Un gars franc, gai, travailleur comme pas un, qui faisait l'ouvrage de son feignant de patron en plus du sien. »

Après s'être échappé de la chaumière, Narcisse était allé chez son patron où il logeait habituellement et le vieux l'avait embrassé dès qu'il l'eut reconnu, tant il était heureux de le revoir.

« D'où qu't'viens don, mon gâs ? lui demanda-t-il.

-- J' suis allé dans l' Parche, voir si les moulins sont'i en boués ou en pierr' !»

Plus heureuse encore était la mère BRÉTIAU. Elle se disait : *« De deux choses l'une : mon époux vendra enfin son moulin ou se remettra à l'ouvrage. »*

Le gars jugea bon de se tenir caché pendant quelques jours et il en profita pour faire une toilette en règle. Le vieux BRÉTIAU lui servait de messenger pour correspondre avec Pâquerette, et, lorsqu'il connut les bonnes dispositions de la vieille à son égard, il se présenta chez elle. En le voyant, elle poussa un grand cri et lui demanda :

« Où don qu't'es allé ?

-- J'suis allé dans le Parche vouère si les moulins i'tournent à drète ou à gauche !

-- Eun drôle d'idée ! Si t' savais, comme nous t'avons attendu ! Allons, embrasse Pâquerette, et tu l'épousera bentout. »

Les accordailles des amoureux eurent lieu tout de suite, et leur mariage fut fixé au début du printemps. Si la fortune n'est pas indispensable au bonheur, elle ne lui nuit pas, et c'était l'opinion de la fée des Chaumettes.

Un soir, il sembla à Pâquerette, avant de s'endormir, que son rouet tournait encore dans la pièce voisine.

« Ce fil est plus blanc que la neige, et comme j'en ai filé », se dit-elle le lendemain, devant son travail de la veille. Elle fit part de sa surprise à sa mère qui dit :

« L' chat faisait son ronron et t'as filé plus longtemps que t' n' l' crois. Pourtant, j' n'ai jamais vu de fil aussi blanc. »

C'était l'ouvrage de la fée des Chaumettes. Elle revint la nuit suivante et Pâquerette trouva du fil d'argent à son réveil. Toute joyeuse, elle le montra à sa mère.

« *Il est ben en argent* », dit-elle après l'avoir soupesé. La bonne fée fila encore une nuit, et du fil d'or. Ainsi le moulin fut acheté grâce à elle et le père BRÉTIAU put se reposer en paix.

Cette histoire est fort vieille, cependant le moulin Trompe-Souris est encore là, bravant les tempêtes. Mais il n'a plus d'ailes car un paysan un peu poète, le voyant hors d'état de faire de blé farine, le transforma en colombier, et du matin au soir, il s'en envole des chansons d'amour, comme au temps de Narcisse et de Pâquerette, la belle meunière.

Jean-Pierre LIENASSON

02 04 2009.

Sources : Paul LÉGER ; « *Les contes du geigneux beauceron* » ; éditions Le Vent du Ch'min ; Saint-Denis ; 1977
(réédition de 1933 aux éditions Figuières)

